

Collection L'Amuse de l'Amour

Ovide Trimardon est le personnage éponyme du dernier livre de *La Traite des Blanches, mœurs contemporaines*, où on le voit prêt à toutes les impostures pour alimenter son trafic de chair humaine.

Avec sa dernière grande œuvre, Jean-Louis Dubut de Laforest inscrit sa création romanesque dans la démarche de nombreux intellectuels de son temps : Maud Gonne, Louise Michel, le comte d'Haussonville... pour dénoncer le commerce de la prostitution.

Ainsi, l'auteur à succès des *Derniers scandales de Paris* donne une dimension engagée au roman feuilleton qui va au-delà du simple divertissement. Les questions sociales qu'il met en scène dépassent même le cadre de la traite des blanches ; elles sont incarnées par des personnages secondaires qui font l'arrière-plan du commerce de la Stenberg et du Trimardon.

Les difficultés que rencontrent Fleur-de-Paris, Paulette Lambard ou même Ève Le Corbeiller personnifient les revendications qui se font jour, à l'orée du XX^e siècle, de voir les femmes disposer librement de leur corps mais aussi de leur bien et de leur salaire, dans une société encore misogyne et qui est loin de reconnaître aux femmes la jouissance de tous leurs droits sociaux.

L'édition 2010 des Trimardon a été établie par Victor Flori à qui on doit aussi celles de Madame Barbe-Bleue et des Marchands de Femmes.

ISSN : 2104-7030

ISBN : 978-2-917649-31-2

4,50 €

Jean-Louis
Dubut de Laforest

Trimardon

Édition de Victor Flori



Collection l'Amuse de l'Amour

Jean-Louis Dubut de Laforest

Trimardon

*La Traite des Blanches,
mœurs contemporaines - Livre 4*

édition de Victor Flori



Le livre unique

Résumé du livre 3

OVIDE TRIMARDON ET LA BARONNE LISCHEN DE STENBERG sont *Les Marchands de Femmes*. Le livre 3 de *La Traite des Blanches* décrit avec précision leur activité criminelle. Dès le premier chapitre, l'auteur montre comment Lischen de Stenberg attire dans ses filets Raymonde Parigot, jeune femme de modeste condition, pour la livrer en pâture à ses clients. Plus loin on voit la baronne rechercher dans les univers les plus déshérités, parmi les ouvrières, les orphelines, de nouvelles recrues pour les entraîner dans la prostitution.

Ovide Trimardon reçoit dans son cabinet des parents sans scrupule qui vendent leurs enfants, il est aidé par de multiples rabatteurs, en particulier par Claude Mathieu, alias la Terreur de Montparno, devenu François Denis qui, sous couvert d'un bureau de placement de domestiques, fournit de nouvelles victimes à son trafic. La traite des blanches apparaît dans sa dimension internationale : les relations d'Ovide Trimardon avec l'étranger sont multiples, on le voit réaliser un échange avec un proxénète argentin venu en un bateau où nombre de jeunes femmes, véritables esclaves modernes, sont retenues prisonnières à fond de cale avant d'être soumises aux appétits sexuels des clients jamais rassasiés de Trimardon.

Les basses œuvres de la baronne et de son complice croisent l'intrigue principale du roman qui connaît de nouveaux rebondissements. M^{me} Barbe-Bleue réussit à séduire le marquis de Beaugency qui finit par la demander en mariage. Mais elle reste éperdument amoureuse de César Brantôme et, avec l'aide d'Ovide Trimardon, elle foment l'enlèvement de sa belle-fille qu'elle enferme dans son appartement quai d'Orléans. Elle fait absorber au duc de Javerzac des substances aphrodisiaques mêlées d'alcool pour le conduire à violer Ève le Corbeiller, ce qui la contraindrait à se marier avec lui et romprait son union avec le sculpteur.

Mais le duc est pris de remords au moment de passer à l'acte et il aide la jeune femme à s'enfuir. Elle se réfugie chez César Brantôme à qui elle révèle les exactions de la marâtre. Ils décident de faire passer pour morte la jeune femme afin d'échapper à l'autorité d'Antonia. Ève et César sont aidés par la tante du jeune homme, M^{me} Thérèse Alban qui, avec la princesse Mabran-Parisis, vient de

créer une société : l'Ami de la jeune fille dont le but est de venir en aide aux victimes du trafic des marchands de femmes.

On retrouve dans le troisième livre de *La Traite des Blanches* les personnages secondaires qui font l'arrière-plan du roman : le Môme-Goupin, le Beau-Nénesse, la Vrille, Fleur-de-Paris et sa mère, Catherine Lagneau, la baronne de Chandor et sa fille, ainsi que Zozo Pattes-en-l'Air.

La Terreur du Montparno se rend rue du Mont-Cenis pour s'approprier tous les biens de Catherine Lagneau et de sa fille qui trouvent leur appartement entièrement vide après son passage. Leurs voisins, le Môme-Goupin, le Beau-Nénesse et la Vrille, ne leur sont d'aucune aide, et Catherine décide de partir avec sa fille. Mais dans la rue elle est renversée par un cheval, ce qui la conduit à l'hôpital, tandis que Fleur-de-Paris, fille naturelle du marquis de Beaugency, est arrêtée par la police qui la soupçonne de prostitution.

Le roman s'achève dans l'appartement des Chandor où la baronne s'apprête à rejoindre Antonia le Corbeiller pour aller à l'opéra, pendant que sa fille se prépare à retrouver son amant, Polydor Vêlu, que lui a présenté Julie, sa servante.

Trimardon

« Le nombre des victimes de la Traite des Blanches est incalculable. Il existe tout un monde d'agioteurs¹ qui spéculent sur la marchandise humaine... Dans une seule rue de Buenos-Ayres, sont parquées DEUX MILLE DEUX CENTES de ces malheureuses filles achetées par des spéculateurs... »

*Congrès International de Londres, 1899².
Rapport de la baronne de Montenach³*

1. Banquiers, spéculateurs. 2. En 1899 a lieu à Londres la première réunion internationale portant sur le thème de la Traite des Blanches, organisée sous l'impulsion, notamment, de Joséphine Buttler (1828-1906) qui milite pour son abolition. 3. Suzanne de Montenach (1867-1957), fondatrice de l'Association catholique internationale de la protection de la jeune fille en 1897.

1

RUE GERMAIN-PILON, en une mansarde, au sixième étage d'une maison lépreuse et sombre, Polydor Vêlu, somptueusement habillé d'un « coin de feu¹ » de velours olive, à brandebourgs² noirs, d'un pantalon de grise flanelle, et chaussé de babouches orientales, fumait une cigarette.

On tapait à la porte de la chambre.

Le bel écuyer courut ouvrir, et M^{lle} Suzanne, toute rose de bonheur, sauta au cou de l'amant :

– Polydor !... Mon Polydor, que je suis heureuse !... Tiens ! tiens ! tiens ! Elle embrassait à pleines lèvres ce grand et brun garçon, frisé et pommadé, exhalant les odeurs des cosmétiques et du fard, et lui, rendait les caresses mollement, et avec la peur de ce juvénile enthousiasme qui lui défrisait les moustaches et troublait l'harmonie de sa chevelure bien peignée.

– Eh ! là, oui, ma Suzanne, tu es gentille, très gentille, et je t'aime ! Es-tu contente ?... Je t'aime !

– Je veux que tu m'adores comme je t'adore moi-même !... Tiens ! tiens ! tiens !

Et l'empoignant par la tête, par cette tête de cabot vulgaire, elle le baisa sur les yeux, sur le nez, sur la bouche, sans remarquer sa visible froideur.

Vêlu avait le mot des cirques, la calembredaine³ facile :

*Moi, Polydor,
J'ador'
Miss de Chandor !*

Certes, elle le jugeait idiot, mais elle l'aimait.

– Tu m'aimes, n'est-ce pas ? interrogeait Suzanne, nerveuse et ardente.

– Combien dois-je le répéter de fois ?

– Tu ne me le diras jamais assez !... Ah ! Polydor, si tu ne m'aimais plus, il me semble que je te tuerais !

1. Veste d'intérieur. 2. Ornements entourant les boutonnières. 3. Propos extravagants, ridicules.

– Suzon, pas de bêtises ? glapit l'amant, un peu effrayé... Viens auprès de moi... Nous avons à causer, mon ange...

Brusquement, la jeune fille enleva son chapeau, son mantelet¹ et les lança au hasard, dans la chambre ; puis elle obligea l'écuyer à changer de posture et se mit sur ses genoux :

– Oui, comme ça, tes yeux dans mes yeux, ta bouche près de ma bouche !

– À ton aise ! répliqua, d'une voix triste, le Don Juan d'écurie... Ah ! je suis bien humilié, bien malheureux, va, d'être contraint de te recevoir dans cette espèce de taudis, quand je voudrais...

Elle arrêta la phrase avec un baiser :

– Est-ce que je le vois, seulement, ton taudis ? Je ne vois que toi, ô mon unique amour !... Sois gai !... Rions ! chantons !... Aimons-nous surtout !... Oui, aimons-nous !

Polydor prit un air lugubre :

– Ah ! Suzanne, Suzanne, pourquoi t'ai-je rencontrée sur ma route ?

– Mais, pour m'aimer, pour me le dire, pour me le prouver ?

De nouveau, elle lui faisait un collier vivant de ses bras, et murmurait, gentille :

– Je sais pourquoi tu es triste, ce soir ! C'est à cause de ce que tu m'as révélé, l'autre jour, hein ?

– Hélas ! soupira l'écuyer de cirque.

– Ton propriétaire ?

– S'il n'y avait que lui !

– Qui, encore ?

– À quoi bon !

– Dis, je le veux !

– Mon chemisier, mon bottier², mon tailleur !

– Combien leur dois-tu à ces gens-là ?

– Au moins trois cents francs !

Vivement, Suzanne tira de sa poche le billet de banque donné par le papa et l'agita en l'air :

– Regarde, mon amour ?

Les yeux de Vêlu flamboyèrent un moment et reprirent leur tristesse :
– Oui... je vois, c'est un billet de cinq cents francs !... Tu es riche, Suzon... Tant mieux pour toi, ma chérie !

– Mais, c'est en ton honneur que j'ai apporté cet argent !... Je ne manque de rien, moi !... Allons, tiens, et sois heureux !

D'un geste superbe, il repoussa l'amie de ses genoux ; et, dressé devant elle :

– Accepter de l'argent d'une femme ?... Moi ?... Moi ?... Ah ! mademoiselle, pour qui me prenez-vous donc ?

1. Vêtement léger, couvrant les épaules et les bras. 2. Marchand de bottes.

M^{lle} de Chandor fut dupe de cette comédie, et navrée d'avoir blessé l'amant :

– Je te demande pardon, ami... Je croyais te faire plaisir, mais puisque tu me refuses ce que je t'offrais avec tant de bonheur, je le donnerai demain à mes pauvres.

Déjà, elle serrait le billet bleu, mais Vêlu ne l'entendait pas ainsi, et il balbutia :

– Ma Suzanne, si j'acceptais, ça serait une preuve d'amour la plus grande, la plus inoubliable qu'un homme puisse donner à l'objet de son culte !

– Alors, tu acceptes, mon adoré ?

L'argent passa de la poche de la maîtresse dans celle de l'amant, et, tout de suite, Polydor, changeant d'allures, se mit à dévêtir la noble et jeune amoureuse.

Elle riait, enchantée :

– Voilà comme je t'aime, mon Polydor !... Prends garde de te piquer à mes épingles !

Corsage de soie, pantalon brodé, dessous et chemise de fine batiste allèrent rejoindre le chapeau et le mantelet dans la chambre, et Suzanne répétait, frémissante :

– Oui, voilà comme je t'aime ! Voilà comme je t'adore !

Vers onze heures, comme elle s'éveillait d'une ivresse joyeuse, Suzanne aperçut l'amant debout, à côté du lit.

Vêlu avait repris son visage sinistre.

– Julie va venir, dit-il... Habille-toi, Suzanne.

– Eh bien, mon chéri, qu'as-tu à me dire ?

L'écuyer exhala un soupir d'angoisse :

– Il va falloir nous quitter, Suzon...

– Jusqu'à demain, je sais ça !

– Non... pour toujours !

Elle le saisit par un bras :

– Pour toujours ? Ô mon Dieu... Qu'est-ce que tu me chantes là, Polydor ?

– Hélas ! la vérité, car la vie que je mène n'est plus possible ! J'ai honte de ma misère !... Ah ! si je possédais cinq ou six mille francs... je resterais en France !

– Tu... resterais... en France ?... Tu veux donc partir ?

– Il le faut !

– Et, si tu les avais, ces cinq ou six grands billets, qu'en ferais-tu ?

– Je déserterais ce bouge¹ qui m'humilie... à cause de toi, et je m'installerais dans un quartier *select* pour y monter peut-être

1. Logement misérable, taudis.

un manège... Mon camarade Daniel Bardy, le ténor de la Gaité-Rochecouart, a plus de veine que moi... Il est en fonds... Il organise son théâtre, des Mille-Beautés... Bah ! je trouverai tout ça... de l'autre côté de l'eau... en Amérique !

– Polydor !... Polydor !...

– Tu ne peux pas me les avancer, toi, n'est-ce pas, ces cinq ou six mille francs ?

– Où les prendrais-je ?

– Cependant... pour me sauver... pour me créer un avenir...

– Mais, c'est impossible !... En dehors de ma petite bourse de charité, je n'ai pas d'argent !

– Je le sais... mais ton père en a, lui !

– Qu'entends-tu par ces mots ?

– Rien, ma belle.

– Parle donc ?

– Eh bien, un jour que le duc de Chandor serait absent... tu pourrais... emprunter à sa caisse... et...

La jeune fille gronda :

– Un vol !... Tu me conseilles de voler mon père ?... Oh ! non, jamais ! Il ricana, immonde :

– J'ai dit « emprunter », et non « voler » !

– C'est voler, monsieur !

– Non, mademoiselle... Je me suis renseigné... On ne poursuivrait pas... l'enfant qui... emprunte à ses parents... D'ailleurs, la somme, je m'engage à la restituer, et puis, cet argent ne t'appartiendra-t-il pas plus tard ?

– Non, non, c'est impossible !

– N'en parlons plus.

– Tu es fâché ?

– Fâché, moi ?... Non, Suzanne, pas fâché... désolé !... Vraiment, je croyais que tu n'hésiterais pas à me prouver ton amour !

– Oui, oh ! oui !... Mais... autrement !...

Il éclata en sanglots.

M^{lle} de Chandor mêlait ses larmes aux larmes de l'histri^{on} ! :

– Je te donnerai ce qu'il te faut, mon amour... mais tu ne partiras pas ?

Vêlu répondit, solennel :

– Je resterai pour t'aimer !... On cogne... Chut !... c'est Julie !...

Ils s'embrassèrent, se disant : « À demain ! »

De sa fenêtre, Polydor vit s'éloigner la servante et la maîtresse, et il observa, cynique et joyeux :

– Marmite² de fer !... Marmite d'or !

1. Comédien. 2. Maîtresse.

M^{me} de Stenberg, Trimardon et leurs employés, tous les marchands de femmes maquignonnaient¹ toujours ; la Barbe-Bleue jubilait et moussait encore ; mais depuis la scène du petit hôtel, quai d'Orléans, le duc Melchior de Javerzac, qui avait encaissé un gros héritage, était moins malade, s'éveillait à une vie nouvelle.

Au dessus de Zozo Pattes-en-l'Air et des autres noceuses, l'image de M^{lle} Ève Le Corbeiller flamboyait, virginale, à ses yeux plus brillants, à son cœur rajeuni et amoureux, et le viveur² regardait poindre une aurore... là-bas... très loin... plus belle, en sa blanche et rose clarté que tous les soleils de Paris !

2

« LA FEMME EST UNE MARCHANDISE ! »

Quelles que soient les raisons que les sociologues puissent invoquer, le fait est là, évident, brutal, et montre l'état d'âme de la Stenberg, du Trimardon, des matrones, souteneurs, et racoleurs de Paris, de l'Europe et de la sphère universelle.

« La femme est une *marchandise* ! »

C'est le mot d'ordre des maîtres de la prostitution qui amuse les snobs, attire les libertins, le cri d'opprobre et d'ignominie que les gouvernants et les législateurs n'entendent pas !

« La femme est une *marchandise* ! » et, non seulement la créature organisée, mais l'« enfant ! »

Des philosophes, des moralistes, M. Henri Rochefort¹, M. Charles Benoist², le comte d'Haussonville³ et notre ami Lucien Descaves⁴ s'intéressent à ces problèmes.

« On ne saurait imaginer, dit M. d'Haussonville, à moins d'avoir vu les choses de ses yeux, combien est précoce l'instinct qui pousse les jeunes filles à descendre dans la rue. »

Ces choses, nous les avons observées à notre tour : sur les cinq mille femmes arrêtées annuellement pour prostitution clandestine, plus de la moitié sont mineures, et on rencontre beaucoup d'« insoumises⁵ » âgées de moins de douze ans.

M. d'Haussonville s'indigne avec raison contre une mère qui, en un bal public, guidait la danse de sa fillette, âgée de huit ans, laquelle levait « aussi haut qu'elle le pouvait sa petite jambe » ; mais l'illustre académicien en aurait vu bien d'autres, s'il était descendu plus bas, en ma compagnie, dans les enfers de la ville, et notamment au Bal des Anges, où la Stenberg et Trimardon recrutaient les mineures.

Les bals du Vieux-Chêne, rue Mouffetard ; le Bal Émile ou Bal des Vaches, sur le canal Saint-Martin ; les bals de l'Ardoise, de la

1. Henri de Rochefort-Luçay (1831-1913), journaliste et un homme politique français, auteur des *Dépravés* en 1882. 2. Charles Augustin Benoist (1861-1936), journaliste et homme politique français, auteur des *Ouvrières de l'aiguille à Paris : notes pour l'étude de la question sociale* en 1895. 3. Paul-Gabriel Othenin de Cléron, comte d'Haussonville, (1843-1924), écrivain et homme politique français, auteur de *La Vie et les salaires à Paris* en 1883. 4. Lucien Descaves (1861-1949), écrivain français, auteur des *Emmurés* en 1894. 5. Prostituée qui s'affranchit de visite sanitaire.

1. Traitait, négociaient. 2. Homme qui mène une existence dissipée.

Guillotine, de Mars ou du Progrès, l'ex-Boule-Noire et l'ex-Reine-Blanche, et même Les Tatas, rue d'Aboukir, méritent le Prix Montyon¹ à côté du Bal des Anges.

Ici se fait la Traite de l'Enfance sous le prétexte de leçons chorégraphiques, et on y arrive en donnant un mot de passe, qui varie chaque mois et est indiqué aux mères de famille par les recruteurs.

On exige, pour la forme, et avec le désir de rassurer les novices :

Entrée : 10 centimes.

Valse : 5 centimes.

Près des Halles Centrales, dans un sous-sol, aux faibles lueurs des becs de gaz, entre le zinc du tenancier et un orchestre composé d'un piano, d'un violon et d'une basse, on voit des enfants s'agiter, polker², valser, et autour d'eux rôde une immonde clientèle d'érotomanes³ et de gagas⁴. Les mères ou leurs remplaçantes absorbent des saladiers de vin chaud, de punch au rhum, et le long du Marché-aux-Anges, on heurte des mégères ivres, titubantes ou étendues sur le plancher, cuvant leur vin.

Mignonnes ouvrières, trottins⁵, petits abandonnés des deux sexes, vagabonds et vagabondes, tous les oiseaux sans nid, autant de numéros parisiens ; et les matrones des départements et de l'étranger y amène de la marchandise, comme d'autres des animaux sur le marché de la Villette.

Oh ! le « *maxima debetur*⁶ » !... Ah ! ce Bal des Anges ! Ah ! ces individus aux faces patibulaires, à l'œil mort et brusquement sanglant, aux lèvres baveuses et molles ! Ah ! ces pauvres petites, les unes si frêles, les autres si roses, et leurs garces de mères aux visages plombés ! Ah ! ces rapports nidoreux⁷, ces phosphorescences de vivant charnier, ces pourritures d'hommes pourrissant des babies, ces monstres allumés d'une lueur d'enfer, nous les voyons encore, nous les voyons toujours !... Là-bas, nos guides, pourtant blasés, ne pouvaient se défendre d'une instinctive révolte contre le spectacle honteux, et nous en avons une pâmoison de dégoût, et nous en gardons comme une « souleur⁸ » !

Entre le Bal des Anges, la garçonnière de la rue de Londres, les bureaux de la rue Notre-Dame-des-Victoires et le grand et « *select* » appartement de la rue Castiglione, la baronne Lischen

1. Ensemble de prix (vertu, littéraire et scientifique) décernés par l'Académie française et l'Académie des sciences. 2. Danser la polka. 3. Animé de préoccupations érotiques outrancières. 4. Gâteux. 5. Jeunes couturières chargées de faire les courses. 6. Forme abrégée du proverbe latin *Maxima debetur puero reverentia* (on doit le plus grand respect à l'enfance). 7. Qui a l'odeur, le goût d'œufs pourris. 8. Serrement de cœur.

de Stenberg et Ovide Trimardon menaient à merveille le trafic de chair humaine.

Trimardon opérait, en attendant, sur tous les marchés ouverts de la galanterie ; le Moulin-Rouge, les Folies-Bergère, l'Olympia, les cirques, et enseignait aux prostituées l'art si complexe du « levage ». Grâce à lui, des pseudo-bonnes en tablier blanc raccrochaient sur le trottoir ; des veuves imaginaires ou plutôt imaginées, en longs voiles de deuil, « faisaient » les cimetières et les trains de banlieue ; des fausses nourrices, les gares, les jardins publics.

C'est lui qui mit à la mode les cartons galants, ces rondelles dorées, avec nom de baptême et adresse, que les cuisinières de l'amour glissent en la poche des hommes, les nuits de bal, à l'Opéra.

Tous les soirs, de cinq à sept, il offrait l'apéritif à ses racoleurs, en un petit café du faubourg Montmartre ; on établissait la Bourse des Amours, la cote du bétail féminin.

Ovide Trimardon et la baronne de Stenberg aimaient à jeter de la poudre aux yeux : ils exerçaient admirablement ce que l'on nomme à Paris « du battage¹ », « du chiquet² », du « montage de coup » ; en Amérique « un *bluff* » ; chez les paysans du Périgord, « *dé la maniginssâ* » (des artifices), et partout, en France, le mensonge.

La voix de Lischen était harmonieuse, et Ovide avait le coup de gueule (*colpo di gola*).

Ce jour-là, en la garçonnière de la rue de Londres, Tommy dit à son maître :

– Monsieur veut-il recevoir M. Gustave Os qui attend dans l'antichambre ?

– Parbleu ! Qu'il s'amène !

Le *groom* introduisit « l'indicateur » de la société Trimardon, Stenberg et C^{ie} et, tout de suite, l'ex-policier, selon son habitude, se confondit en révérences.

– Bien ! Assez de salamalecs³ ! lança Ovide... Vous avez le « renseignement » en question ?

– La biographie complète de M^{me} la baronne Lischen de Stenberg ? Oui, monsieur.

– Donnez ?

– Voici.

Os présentait au marchand de femmes un papier sous enveloppe, et murmurait, le doigt à ses lèvres :

– Chut ! chut !... Mon cher monsieur Trimardon, il ne faudra rien dire à madame la baronne ?... Nom de D... ! si elle se doutait que c'est moi qui... Enfin, pour vous être agréable... Je marcherai toujours...

1. Tromperie, mensonge. 2. Artifice, feinte. 3. Politesses exagérées.

– Surtout lorsque, au bout de votre complaisance, il y aura cinq louis ?
 – Oh ! monsieur Trimardon, pouvez-vous croire !...
 L'homme empocha néanmoins les cent francs d'Ovide, et les pièces allèrent rejoindre pareille somme que venait de lui octroyer M^{me} de Stenberg pour lui avoir procuré la biographie mystérieuse et également complète de son associé en la Traite des Blanches.
 Pour de l'argent, « l'indicateur » eût vendu sa femme, ses gosses et même sa Patrie, toute l'humanité.
 Après avoir congédié ce mauvais citoyen, Trimardon étudia le document de la fiche « Stenberg », et se rendit à l'appartement voisin de l'agence, rue Notre-Dame-des-Victoires.
 M^{me} de Stenberg l'y attendait, de fort mauvaise humeur.
 Il entra, le chapeau sur la tête, sa canne à la main, plus furieux encore que la baronne.
 – Ma vieille, cria-t-il, tu m'as carotté dans l'affaire de Surène !
 – Ovide !
 – Lischen, tu m'as volé !
 – Apprenez, Monsieur Trimardon, que je suis une honnête femme !
 – À ta manière !... dit, gouaillieur, l'ancien amant de Bistoquette, Depuis quelque temps, l'orage grondait, les associés se soupçonnaient l'un et l'autre de malversations dans leur négoce humain.
 – Oui, monsieur, je suis une honnête femme ! répéta Lischen... Je n'ai pas fait deux années de maison centrale... moi !
 – Et, moi, je n'ai pas en pour père un juif allemand qui, en 1870, dévalisait les morts sur les champs de bataille !
 Elle rugit :
 – Mon père était alsacien !
 – Alsacien... né à Munich !
 – Qui t'a dit cela ? Je veux le savoir !
 Trimardon ricanaît :
 – J'ai consulté une somnambule, et j'en sais long sur ton compte !
 – Et moi donc, sur le tien !
 – Eh bien, parle...
 – Non... commence ?
 – D'abord, tu n'es pas plus baronne que je ne suis marquis ou duc... Tu oses le titre de « baronne », en souvenir du baron Otto de Stenberg, chambellan¹ d'une petite cour allemande, qui t'enleva d'un lupanar était sous-maîtresse !... Ma vieille, tu es née à Munich, comme ton père, le violateur de cadavres, et ton nom véritable est Lischen Pittermann !... Oui, ma vieille !
 – Tu mens ! Le baron Otto de Stenberg m'a épousée !
 – Probablement pour te récompenser d'avoir essayé de vendre ses trois

1. Dignitaire d'une administration aristocratique.

filles !... Il t'a chassée, le baron, ton amant de rencontre ; et, expulsée de ton pays natal, tu es venue en France où, exerçant à peu près la même profession que moi, tu as eu l'honneur de me rencontrer... Oui, ma vieille !
 M^{me} de Stenberg demeura un instant courbée sous cette révélation inattendue ; puis, dressant sa tête blanche :
 – À mon tour, Ovide !... Toi, tu portes ton vrai nom, et ce nom propre est des plus sales !... Tu es le fils d'un coltineur¹ alcoolique du port de Marseille, envoyé au bagne où il est mort, pour avoir, en un jour d'ivrognerie, tué ta mère, une femme à matelots !... C'était son genre à cette femme, et je ne saurais l'incriminer !... Le grand criminel, après ton père, c'est toi, alors que tu cherchais à massacrer et à voler un vieux prêtre qui, te trouvant orphelin et abandonné, t'avait recueilli, élevé, instruit !... Le saint homme ne voulut pas te poursuivre ; il t'envoya même de l'argent, lors de ton service militaire, en Afrique, aux spahis². Le livret du régiment constate plusieurs mois de prison (coups et blessures)... Te voilà à Paris, libre et joyeux, fort comme un taureau... On te retrouve souteneur d'une fille à La Villette. Elle t'adorait, la pauvre, et tu la rouais de coups, à la laisser pour morte ! Une nuit même que la recette n'avait pas été assez fructueuse, à ton gré, tu frappes la malheureuse d'un coup de pied dans le ventre...
 – Bah ! Elle s'en est tirée avec quinze jours d'hôpital !
 – Cette aventure fut ignorée de la police ; mais ton prestige s'en accrut et, de La Villette au boulevard Rochechouart, tu devins ce qu'on appelle un « costeau³ »...
 – Tu m'intéresses ! Et après ?
 – Entre diverses galanteries, tu échangeas la casquette à trois-ponts⁴ contre le huit-reflets⁵, et, négociant en chair, je ne puis vraiment blâmer mon jeune collègue pour les deux années de Centrale que lui valut une petite traite de blanches vierges...
 – Le mot de la fin est exquis !... Et où, diable, ma chère baronne, as-tu étudié mon histoire plébéienne ?
 – Et toi, comment as-tu appris mes nobles aventures ?
 – Tu ne t'en doutes pas ?
 – Si, un peu.
 – Os ?
 – Oui, Os !
 – Le cochon !
 – La crapule ! Il mangeait à deux râteliers à la fois !... Bah ! Il nous est utile !

1. Portefaix coiffé d'un coltin protégeant ses épaules. 2. Cavaliers de l'armée française en Afrique du Nord. 3. Homme très compétent. 4. Casquette très haute, typique du souteneur. 5. Chapeau haut de forme.

– Et, du reste, nous le tenons, cet ancien agent des mœurs, ce voleur, ce photographe de poses plastiques, ce marchand de caries transparentes !

La baronne tendit la main à son associé :

– Faisons la paix, Ovide... Plus de gueuserie¹ entre nous... Tu m'avais volée dans plusieurs opérations, et je me suis un peu rattrapée avec la nouvelle affaire des trois vierges, rue de Surène...

Et ils conclurent, les mains dans les mains :

– La femme est la plus productive des « marchandises » !... Vivent les amours ! Vivent les adultères !

*

Nous signalerons, à côté du mal, le remède ou, tout au moins, un grand effort.

La Société « l'Amie de la Jeune Fille », dont la princesse Amélie de Mabran-Parisis était la présidente honoraire, devait sa création à la présidente actuelle et effective, M^{me} Thérèse Alban.

Oui, cette petite vieille, la tante de Brantôme, si humble, rue Saint-Claude, au Marais avait eu l'idée aventureuse de lutter contre le flot montant de la prostitution et le génie de grouper autour de son désir humain les êtres les plus riches, les plus célèbres et, ce qui vaut mieux, les meilleurs.

En dehors des personnalités étrangères à ce récit, on comptait parmi les membres : M^{sr} Charles-Alix Glandoz, archevêque de Bourges ; Mère Irénée des Anges, supérieure du couvent d'Auteuil ; M^{me} Duroux, la femme du notaire ; César Brantôme ; l'abbé Éliacin Dussoutour ; M^{me} Eugénie Parigot, la mère de Raymonde, Simone et Liette, qui payait, malgré sa détresse, la cotisation annuelle de douze francs.

Se contentaient de donner, sans prendre part aux réunions : un snob repent, le duc Melchior de Javerzac ; les deux belles farceuses : duchesse Berthe de Chandor et baronne Cécile des Gravières ; les trois paillards : Mathias Bugilat, chemisier pour dames ; Taxile Lapeau d'Étouars, l'inspecteur d'assurances ; Émilien Rovagne, le chef de division au ministère de l'agriculture.

M^{me} Thérèse Alban ne possédait point, on le sait, les ressources nécessaires à la fondation de l'œuvre. Un hasard la favorisa.

La princesse Amélie de Mabran-Parisis, jeune veuve d'un officier tué en Afrique, rencontra, un matin, la tante de Brantôme, en visite chez de malheureux ouvriers, à Montrouge. Il y eut entre la grande dame et la bourgeoise une communion de pensées charitables, et

1. Action de gueux, vile ou malhonnête.

Amélie qui, endeuillée d'un mort glorieux, jurait de ne plus aimer d'amour et de consacrer son immense fortune au soulagement de la misère et à la protection de la jeunesse, accueillit avec enthousiasme la zélée initiatrice. Bientôt, elle parlait de l'œuvre à un de ses vieux amis, M^{sr} Charles-Alix Glandoz, archevêque de Bourges et frère de l'ancien consul, assassiné par la générale Antonia, née Chérif, et on créait l'« Amie de la Jeune Fille ».

Des assemblées avaient lieu chaque mois, à Paris, au siège de la Société, rue Glück, dans l'un des immeubles de la princesse ; et c'est là, que naquit et germa l'idée du Congrès international qui venait de s'ouvrir à Londres, avec le patronage de la « *National Vigilance Association*¹ », et sous la présidence de lord Aberdeen².

À Londres, comme à Paris, il s'agissait de réprimer « la Traite des Blanches », et, un questionnaire fut distribué aux représentants des nations :

I. – Quelle est la législation en vigueur dans votre pays, au sujet du châtiement :

a) Des personnes qui corrompent ou facilitent de quelque manière que ce soit la corruption des filles âgées de moins de vingt et un ans, par persuasion, intimidation, fraude ou par tout autre moyen ?

b) Des personnes qui provoquent les femmes à se livrer à la prostitution ?

c) Des personnes qui provoquent les femmes à quitter leur pays dans l'intention de les entraîner à une vie immorale à l'étranger ?

d) Des personnes qui emploient des jeunes femmes dans des lieux de divertissements publics, où la vente des boissons se fait dans des conditions calculées pour les exposer à la tentation d'une existence immorale ?

II. – Quels sont les procédés en vigueur pour obtenir l'extradition des personnes convaincues de commettre ceux des actes compris dans la première question qui sont punis par vos lois, ou pour punir les citoyens de votre pays qui commettent ces actes à l'étranger ?

III. – Des mesures sont-elles prises dans les ports de mer, par l'État ou quelque institution privée, pour découvrir si les émigrants du sexe féminin en partance sur les navires de ces ports ont été provoqués à se rendre à l'étranger avec le dessein de les engager dans une vie immorale ?

IV. – La police de votre pays a-t-elle formé une liste digne de confiance des personnes légitimement soupçonnées de se livrer à la « Traite des

1. Organisation britannique agissant de 1885 à 1953 pour l'abolition de la traite des blanches. 2. Sir John Campbell Hamilton Gordon (1847-1934), marquis d'Aberdeen, Lord lieutenant d'Irlande en 1886, septième gouverneur général du Canada.

Blanches » ? Ou bien, a-t-elle adopté quelques procédés propres à préserver les femmes exposées à leurs machinations ?

V. – Existe-t-il quelque association publique ou privée pour mettre en garde les filles en quête d'emploi hors de chez elles contre les machinations des procureurs, pour leur fournir les moyens de vérifier l'honnêteté des emplois et pour leur désigner des personnes dignes de confiance ou des asiles temporaires en cas de difficulté pour obtenir un emploi honnête, ou en cas de crainte d'être entraînées à mener une mauvaise vie ?

VI. – Tient-on des statistiques dignes de confiance indiquant le nombre de jeunes femmes de votre pays qui sont engagées pour mener à l'étranger une vie immorale ?

VI. – Quelles seraient vos vues sur les principes à introduire dans les traités internationaux, ou sur les changements à apporter aux législations des différentes nations, pour détourner les femmes d'un pays d'être entraînées dans un autre pour y être provoquées à y mener une vie immorale ou contraintes à cette vie ?

Après de nombreuses raisons législatives et de chaleureux plaidoyers humanitaires que nous discutons au cours de notre œuvre, le Congrès international de Londres exprima le vœu qu'une entente s'établît entre tous les gouvernements pour :

1. *Frapper de pénalités autant que possible équivalentes ceux qui, par violence, abus d'autorité ou tout autre moyen de contrainte, racolent des femmes et des jeunes filles pour les livrer à la débauche ;*
2. *Ordonner des investigations simultanées sur les délits qui se produisent dans les pays différents ;*
3. *Prévenir les conflits de juridiction, en déterminant le lieu du délit ;*
4. *Faciliter, par des traités internationaux, l'extradition de l'accusé ;*
5. *Établir une entente permanente entre toutes les Sociétés philanthropiques des divers pays pour leurs communiquer tous les renseignements nécessaires sur les émigrations suspectes, et protéger les émigrants à leur arrivée ;*
6. *Dresser une liste complète des Sociétés qui ont adhéré à la création du Comité international ;*
7. *Communiquer cette liste aux gouvernements et aux Sociétés.*

Mais – on le voit, on l'entend ! – malgré la Société l'Amie de la Jeune Fille, malgré le Congrès international de Londres, malgré les remarquables conférences de miss Maud Gonne¹, de Louise Michel²

1. Maud Gonne (1866-1953), comédienne et militante féministe et indépendantiste irlandaise.

2. Louise Michel (1830-1905), militante anarchiste, figure majeure de la Commune de Paris.

et d'autres orateurs en Europe, en Amérique, en Asie, en Afrique, en Océanie, partout où il y a de jolies femmes et de vilains hommes :

Le trafic est toujours debout !
On encense
Sa puissance
D'un bout du monde à l'autre bout !

Et Trimardon conduit le bal, avec la Stenberg et tous les marchands de viandes humaines et vivantes !

3

En l'honorable maison de la rue Saint-Claude, au Marais, Ève Le Corbeiller vivait aussi heureuse qu'il lui était possible de l'être. C'était à qui, de M^{me} Thérèse Alban et de la servante Marion, se montrerait auprès d'elle la plus prévenante et la plus dévouée.

Au fond de ce quartier tranquille, véritable petite ville de province, loin du Paris joyeux et brillant, la victime d'Antonia risquait peu d'être rencontrée par ses bourreaux et, sous la garde maternelle de dame Thérèse, elle se hasardait quelquefois à sortir.

D'abord, on ne quitta pas le voisinage où M^{lle} Le Corbeiller passait pour la nièce de M^{me} Alban ; puis, on s'enhardit, la sécurité devenant plus grande, et l'on visita les malades, les pauvres. Maintenant, presque tous les jours, par ces belles après-midi estivales, les deux femmes allaient s'asseoir, place des Vosges ; la tante de Brantôme apportait son ouvrage, et pendant que les doigts usés, mais encore agiles, faisaient courir en la laine d'un tricot les aiguilles de métal, Ève, d'une voix douce et grave, lisait à la vieille dame les auteurs favoris de sa jeunesse : Lamartine¹, Musset², Chateaubriand³.

Et ce qui comblait de joie la jeune fille, c'était de voir tous les jours César, de sentir à ses côtés, veillant sur elle, l'élu de son âme.

Le sculpteur, pour se rapprocher de l'aimée, et au besoin pour la servir et la défendre, avait loué un appartement rue Saint-Claude, et il adorait Ève, sous les yeux de sa tante, heureuse de ce noble et pur amour.

Marion, seule, troublait l'harmonie de ce tableau familial, avec les impétuosité de sa loyale et agreste nature. Grondant, ronchonant, s'emportant, elle ressemblait à ces vieux chiens que l'âge a enlaidis et a rendus grognons, mais dont les claires prunelles se fixent, en une tendresse presque humaine, sur le maître, comme pour lui dire : Je suis là !... Je t'aime, et je veille !

Le soir même de l'arrivée d'Ève, rue Saint-Claude, lorsque Marion apprit que la jeune fille devait habiter désormais à côté d'elle, dans

1. Alphonse de Lamartine (1790-1869), écrivain et homme politique français, auteur des *Méditations poétiques*. 2. Alfred de Musset (1810-1957), écrivain français, auteur de *Lorenzaccio*. 3. François-Auguste-René de Chateaubriand (1768-1848), écrivain et homme politique français, auteur des *Mémoires d'outre-tombe*.

ce logis où, depuis si longtemps, elle vivait seule avec sa maîtresse, tout ce qu'il y avait de tempétueux chez la vieille bonne se révolta ; et le lendemain matin, elle descendit de sa chambre, vêtue de la cape périgourdine, sa malle prête, et armée d'un parapluie de cotonnade¹ rouge.

Marion se dirigea vers la salle à manger, où se trouvaient réunies pour le déjeuner M^{me} Thérèse Alban et la fiancée de César ; et, s'arrêtant sur le seuil de la porte, elle dit à sa maîtresse :

– Madame, je pars !

– Tu vas au marché, Marion ? C'est bien, ma fille ; je vais te donner de l'argent.

– De l'argent ?... glapit la Périgourdine, j'en ai peut-être plus que vous, de l'argent ! Je n'ai pas besoin du vôtre !... Quand je vous annonce que je pars, c'est que je pars tout à fait !... Je retourne à Ribérac !

C'était là une des scènes habituelles de Marion et la tante de Brantôme ne s'en émut pas, car elle savait que de même qu'un orage aide certaines rivières à charrier leurs ors mystérieux, ainsi la morale tempête faisait remuer et monter chez la vieille bonne des trésors de dévouement et d'abnégation.

M^{me} Alban se mit à rire :

– Ah ! tu pars, ma fille ? Eh bien, bon voyage ! Ma chère ! Tu me donneras quelquefois de tes nouvelles ?

La servante se dressait :

– « *Per moun armo !* » Je vous conseille de narguer le pauvre monde !... Avec ça que vous avez la touche !... Vous croyez peut-être que je m'en vais m'aplatir, comme les autres jours ?... Non ! Non !... Je file, et tout de suite !... Adieu, madame !

Elle jeta sur Ève un regard courroucé, tourna sur les talons, et fit mine de quitter la place.

Très douce, M^{me} Alban la rappelait :

– Marion ?

– Qu'est-ce que vous voulez encore ? répondit la servante... Vous n'avez plus rien à m'ordonner ! Je ne suis plus votre domestique !... Oh ! non !... Et vous perdez votre temps, si vous voulez me retenir !... Le voyez-vous, le savez-vous, enfin ?

– Je sais que tu es entêtée.

– Comme une vraie mule, madame... C'est mon caractère !

– Tu me feras, au moins, l'honneur de me dire pourquoi tu me quittes ? sourit la tante de César.

– Eh ! « *foutringo* » ! Vous devriez le comprendre ! gronda Marion, en agitant son parapluie rouge... Vous ne devinez pas, « *notro damo* » ?... Eh bien, interrogez cette demoiselle ?

1. Étoffe de coton tissé

Et, montrant d'un geste farouche M^{lle} Le Corbeiller qui la regardait, ahurie :

– La voici, la raison !... Êtes-vous contente, notre dame ?

Attristée, Ève hasardait :

– Comment, Marion, c'est à cause de moi que vous voulez quitter votre maîtresse ?

De son meilleur sourire, M^{me} Thérèse rassura la jeune fille, et elle dit à la vieille servante, en leur patois du Périgord :

– « *Tu sé einoucento, mo paôbro !... Queï lu souvèni de toun galantou qué té viro lu sang* » !... (Tu-es folle, ma pauvre !... C'est le souvenir de ton amoureux qui te tourne le sang.)

L'autre ripostait, hargneuse :

– « *Anin, boun ! Notro damo o lu lèbérou din lo tète et lu vintré, et lo accuso lo Marioun dé perdré lo rasou !...Votro « démeïsello » né podé pas lo vizâ, sin èitcharni !* » (Allons bon ! Notre dame a le diable dans la tête et le ventre, et elle accuse Marion de perdre l'esprit !... Votre « demoiselle », je ne puis la regarder, sans faire la grimace.)

– « *Tu l'aïmarâ ! Tu lo servirâ !... Qu'èï ün antgé, lo pito !* » (Tu l'aimeras ! Tu la serviras, c'est un ange, la petite !)

– « *Noun dé tcheï ! Y aï bé prou dé vous, notro damo, par mé fâ érantjâ, sin qué l'étringiéro dé malhur !* » (Nom d'un chien ! J'ai bien assez de vous, notre dame, pour me faire enrager, sans cette étrangère de malheur !) Ève s'était approchée de la vieille servante et murmurait de sa voix harmonieuse, si douce à l'oreille du fiancé César :

– Ma bonne Marion, voulez-vous essayer de vivre avec moi, de m'aimer un peu ?... Vous verrez que je ne suis point méchante ?

La Périgourdine grommela, moins aigre :

– Ta ! ta ! ta !... Mademoiselle désire m'attendrir avec sa voix de chérubin, mais, ça ne prend pas !

– Essayez toujours, Marion ? insistait la douce fille... Je vous en prie, essayez ?

– Des belles paroles, quoi ? Des belles paroles !

Et, brusquement, déposant son parapluie dans un coin de la cheminée :

– Eh bien, oui, j'essayerai, quand ce ne serait que pour montrer à madame ses bêtises !

Au bout de quelques jours, la vieille servante adorait la jeune recueillie et ne jurait plus que par Ève, la dorlotant, la câlinant, exécutant, en son honneur, des petits plats sucrés, toutes sortes de friandises, des recettes qu'elle eût marchandées à sa dame elle-même.

Et lorsque César arrivait chez tante Alban, Marion le retenait dans l'antichambre, et c'était un ouragan de paroles à l'adresse de la « chère petite » que l'amoureux écoutait dans le ravissement de son cœur.

– Vois-tu, César, lui disait-elle, le tutoyant, comme elle le faisait, lui, tout petit, là-bas, en leur Périgord, à Brantôme ou à Ribérac, vois-tu, mon César, si tu ne la rendais pas heureuse, tu serais le dernier des hommes, un misérable, un rien du tout !... Quand on a le bonheur de posséder un trésor pareil, il faut le mériter !... Il faut le défendre !... Il faut le servir !... « *Notro démeïsello, queï n'antgé !... Ovâs-tu, César, queï n'antgé !* » (Notre « demoiselle », c'est un ange, entends-tu, César, c'est un ange !)

Le jeune artiste s'arrachait avec peine des mains de l'honorable bavarde et pénétrait dans le salon de M^{me} Alban.

On dînait, on pianotait, on chantait même, et tandis que la présidente de l'Amie de la Jeune Fille lisait les rapports de sa grande œuvre, les fiancés parlaient de l'avenir, de cet avenir encore bien incertain et bien sombre, mais où la justice divine ferait jaillir la lumière.

Jamais, en leurs douces causeries, fraternelles et amoureuses, ils n'évoquaient le passé ; mais la vieille Thérèse ne pouvait oublier l'image de M^{me} Barbe-Bleue, de cette Janus¹ du crime, bourgeoise distinguée, rue de l'Université, et Messaline², au quai d'Orléans :

– Hein ! César, je l'avais démasquée, moi, cette abominable marâtre ? Quelle horrible gueuse !... Le bon Dieu la punira !

Cependant, malgré la tranquillité relative dont ils jouissaient, depuis l'arrivée de M^{lle} Le Corbeiller, rue Saint-Claude, Ève et César ne vécurent point sans inquiétude : toutes les fois qu'elle sortait, la jeune fille se croyait reconnue, poursuivie, et si un passant la regardait, elle s'imaginait voir un espion de sa belle-mère et rentrait, bouleversée.

De son côté, César était en butte aux persécutions galantes d'Antonia ; tous les jours, arrivaient à son ancien domicile, où il envoyait un ami sûr pour prendre sa correspondance, des lettres enflammées de la générale : Antonia lui clamait son amour, le suppliait de revenir, de lui indiquer des rendez-vous ; souvent, elle le menaçait de ses colères, lui ordonnant de tout abandonner et de fuir avec elle, en quelque thébaïde³ lointaine.

Pour vaincre l'idée de la femme, César se remit terriblement au labeur. L'artiste avait dépensé le produit du *Saint-Michel* envoyé à Pétersbourg ; son groupe le *Jugement de Paris*, quoique admiré au Champ de Mars⁴, se trouvait encore exposé à la vitrine d'un marchand de tableaux, rue Laffitte.

1. Dans la mythologie romaine, Janus est un dieu à une tête mais avec deux visages opposés, gardien des passages et des croisements, divinité du changement, de la transition, auquel le mois de janvier est consacré. Il illustre ici la duplicité du personnage d'Antonia. 2. Impératrice romaine du I^{er} siècle après Jésus-Christ. 3. Lieu sauvage et paisible, où l'on mène une vie calme et retirée. 4. Lieu où est élevé le palais des Beaux-arts lors de l'exposition universelle de 1889 à Paris.

César avait déserté les milieux où sa jeune réputation commençait à grandir. Personne ne se hasardait chez lui, rue Saint-Claude, et il voyait arriver le moment où, comme tant d'autres, il serait obligé, pour vivre, de faire ce qu'en termes d'atelier on appelle « du métier », cette besogne qui transforme l'artiste statuaire en manœuvre, gâte la main et le cerveau, et tue le génie, en même temps que s'envolent les espérances.

Brantôme cherchait à dissimuler ses angoisses ; il affectait d'être joyeux, mais son rire ne trompait ni M^{me} Alban, ni Ève, ni l'humble Marion.

Un matin que dame Thérèse était seule avec son neveu, elle essaya de lire dans l'âme endeuillée :

– Eh ! mon grand César, tu n'es plus le même ?... Qu'y a-t-il ?... Je suis presque ta mère et tu me dois la vérité, surtout dans la peine... Quelle est la cause de ta triste figure !... Besoin d'argent ?

– Mais... non !

– Tu ne dois pas gagner grand'chose, depuis que tu as quitté le boulevard Rochechouart ?

– Oh ! j'avais des économies !

– Des économies ?... Un artiste ? Tu m'étonnes !

– Et puis, le père Schükman m'a fait une avance sur mon groupe.

– Quel groupe ?

– Vous savez bien... *Le Jugement de Paris* ?

– Ah ! oui... Des femmes un peu trop nues !

– Je ne puis cependant pas mettre de corsets et de jupons à des déesses ?

– Hélas, non ! soupira la bourgeoise... Pourquoi ne travailles-tu pas pour les églises, César ?

– Mais je ne demande pas mieux !

– J'ai une idée !... Tu devrais faire un *Saint-Antoine de Padoue*... Il est très à la mode, en ce moment, saint Antoine de Padoue !

– Je la vois et je l'entends, votre idée, chère tante... Un long bonhomme, tout ruisselant d'or, de bleu, de rouge, avec une auréole, n'est-ce pas ?

– Il y en a de très jolis, rue Saint-Sulpice, à la devanture des marchands...

– Et on les fabrique par centaines, par milliers !... C'est du commerce religieux, divin, si vous voulez, mais ce n'est pas de l'art, et, moi, qui travaille lentement, je ne gagnerais pas mes cigarettes à la besogne ! Grave, elle dit :

– Tu as raison ! Un artiste ne doit pas descendre au vulgaire métier, et j'espère bien que mon vénérable ami M^{gr} Charles-Alix Glandoz, de Bourges, te commandera, un jour ou l'autre, une œuvre à la fois artistique et religieuse... En attendant, tu ne gagnes rien !... Tu n'as

plus le sou !... Oh ! je sais que tu es trop fier pour le dire !... Eh bien, je me suis occupée de toi !... Je t'en ai trouvé, moi, du travail et du fameux !

– Un Saint-Antoine, genre Saint-Sulpice, hein ?

– Non... quelque chose de digne de mon César, de son merveilleux talent : des bas-reliefs anciens, à réparer, et d'autres à créer, dans un château magnifique !

– Où cela, tante ?

– À Vanves... Tu connais M^{lle} la princesse de Mabran-Parisis ?

– Comme tout Paris, pour sa fortune étourdissante et ses excentricités...

– Et sa charité chrétienne !... Sa bonté envers tout ce qui souffre, tout ce qui pleure !

– C'est vrai, on la dit très bonne ; mais vous, tante, n'êtes-vous pas pour quelque chose en ses bonnes œuvres ?

– J'ai l'honneur d'être présidente effective de deux sociétés : l'Amie de la Jeune Fille et les Repenties de Saint-Lazare, dont elle est présidente honoraire.

– Vous lui avez parlé de moi à cette grande dame ?

– Oui, et elle veut te voir, te demander des conseils...

– Des conseils... à moi ?

– Oh ! c'est une artiste, aussi !... Elle sculpte, elle peint, elle est musicienne jusque dans le bout de ses ongles roses !

– Elle fait probablement aussi des vers ?

– Je crois bien ! On va publier bientôt un livre d'elle.

– Les quatre-z'arts¹, quoi ! fit gaiement Brantôme... Revenons à ses bas-reliefs.

– M^{me} de Mabran ira, un de ces jours, à ton atelier pour s'entendre avec toi.

César objectait :

– La princesse de Mabran-Parisis chez moi ? Mais c'est impossible !... Je ne puis pas, je ne veux pas la recevoir !

– Et, pourquoi ?

– Parce que je ne songe pas encore à rouvrir mon atelier boulevard Rochechouart, et que, rue Saint-Claude, je suis mal installé... Un bouge...

– Si ce n'est que cela qui t'inquiète, tu peux être tranquille, mon ami... Elle en voit bien d'autres, la belle et bonne princesse, lorsqu'elle va visiter ses pauvres et ses malades, à des septièmes étages, dans les plus misérables faubourgs !

1. Organisé pour la première fois à Montmartre en 1892, le Bal des Quat'z'Arts réunit les élèves en architecture, peinture, sculpture et gravure. Il était organisé par les étudiants de l'École des beaux-arts de Paris. Il se déroule pour la dernière fois en 1966.

Tout de suite, César regretta son mouvement d'orgueil :

– Ma tante, j'avais du snobisme dans les yeux et un coup de « *bluff* » dans l'esprit !... Qu'elle vienne, votre princesse ! Je lui montrerai des ébauches qui l'intéresseront, puisqu'elle est artiste !

Brusquement, la porte s'ouvrit, et Ève, qui rentrait, se précipita vers M^{me} Thérèse.

Elle allait parler ; mais, en voyant César, elle garda le silence et chercha à se ressaisir :

– Excusez-moi, madame Thérèse... Une de mes visions absurdes... J'ai eu peur de je ne sais quoi ou de je ne sais qui...

Et, tendant la main à son fiancé :

– Bonjour César ! Que vous êtes bon d'aimer encore un peu une semblable petite poltronne !

Le jeune artiste demanda :

– Vous ne nous cachez rien, Ève ?

– Non, rien, mon ami.

– C'est étrange !... Jamais, depuis que vous-êtes ici, je ne vous ai vue aussi pâle et troublée ?

– Vous savez bien que je m'imagine toujours rencontrer quelque espion de la méchante femme...

– Alors... encore aujourd'hui ?...

– Une hallucination ! Mais, comme j'étais seule avec Marion et que je ne sentais pas auprès de moi cette bonne M^{me} Thérèse, j'ai eu plus peur que de coutume, voilà tout !

Brantôme demeura environ une demi-heure auprès de sa fiancée, plus calme ; et dès qu'il se fut éloigné, Ève se jeta entre les bras de M^{me} Thérèse :

– Oh ! madame ! madame !

– Voyons, que se passe-t-il, mon enfant ? interrogea la vieille bourgeoise, de nouveau effrayée.

– Aujourd'hui, je ne me suis pas trompée !... Je l'ai vu !... Lui !... lui !... tout près de moi... place des Vosges !

– Qui... lui ?

– Le duc Melchior de Javerzac !

– Ô mon Dieu !... Mais, vous a-t-il reconnue, ce mauvais gentilhomme ?

– En m'apercevant, il est devenu très pâle et il a exhalé un grand cri !... Et ce cri de douleur ou de joie, il vibre encore à mes oreilles !... Devant César, je n'ai voulu rien dire... Il ne sait rien du duc et il est inutile de lui apprendre sa complicité avec... ma belle-mère... Mais, je vous ai tout raconté, à vous !... Ah ! madame ! madame ! que faire ?... que devenir ?

Après un silence, M^{me} Alban demanda :

– Vous êtes-vous aperçue que le duc de Javerzac vous suivait ?

– Non... ma terreur était trop grande !... Je ne pensais qu'à m'enfuir et à me réfugier auprès de vous !

– Marion pourra peut-être nous le dire ?

– Marion n'a rien observé !

Et, éclatant en sanglots :

– Je suis perdue !... Le duc ne va pas manquer d'aller prévenir la générale, et elle viendra... m'arracher de cette maison... pour m'enfermer encore... pour me vendre... pour me tuer peut-être !

– Nous serons là, César et moi, énergiques et vaillants, heureux de vous défendre !... Mais, pourquoi ces alarmes ?... Ne m'avez-vous pas dit que M. de Javerzac s'était montré repentant de sa vilénie et qu'il avait même protégé votre fuite ?

– C'est vrai.

– Alors, pourquoi vous trahirait-il ?

– Eh ! le sais-je, moi ?... J'ai peur, madame !... J'ai peur !

M^{me} Thérèse l'embrassait, la dorlotait sur ses genoux, comme elle eût fait d'une gosseline¹, essayant de la consoler, de l'exhorter à l'espérance et, au besoin, à la lutte :

– La fille du général Le Corbeiller doit être brave !

Et, debout, la martyre de la Barbe-Bleue répondit :

– Je serai brave, madame !

À ce moment, un coup de sonnette venait de retentir, et déjà s'avancait Marion, qui dit, hésitante, à sa maîtresse :

– Notre dame, il y a là un jeune homme qui désirerait parler à M^{lle} Ève ?

– Un jeune homme ?... Quel jeune homme ? s'informait la protectrice.

– Celui que mademoiselle et moi avons rencontré tout à l'heure, place des Vosges...

– Le duc de Javerzac !... gronda la fiancée de Brantôme... Renvoyez-le, Marion !... Dites-lui que je ne le reçois pas !

– Au contraire, ma chérie, intervint M^{me} Alban... Il faut l'entendre... Il faut lui parler... Nous saurons, au moins, à quoi nous en tenir.

Et, hautement, à la servante :

– Marion, fais entrer M. de Javerzac !... M^{lle} Le Corbeiller va le recevoir !

M^{me} Thérèse s'éloignait ; la chaste brune dit :

– Seule !... Vous allez me laisser seule avec cet homme, madame ?

– Il le faut, Ève ! Devant moi, il ne parlerait pas ou mentirait peut-être, et il importe que nous soyons renseignées sur l'objet de sa démarche... Mais je ne vais pas bien loin et je veille !

La bourgeoise passa dans une pièce voisine, et, aussitôt, la servante introduisit le visiteur.

1. Jeune enfant.

Melchior s'arrêta sur le seuil de la chambre ; il paraissait extraordinairement ému et gardait le silence.

D'un geste, Ève l'invita à s'approcher, et, la tête haute, lui dit, d'une voix claire :

– Vous avez désiré me parler, monsieur... Je vous écoute ?

Il hésitait, plein de trouble.

– J'attends ?... prononça plus fort l'amie de César.

Javerzac, en redingote sous un pardessus estival, ganté, le chapeau à la main, balbutia :

– Vous devez me trouver bien hardi, mademoiselle... d'oser me présenter devant vous... après...

– Après votre ignominie ?... En effet, monsieur !... Mais vous avez toutes les audaces !

– Aujourd'hui, j'accomplis un devoir, mademoiselle.

– Un devoir ?...

– Oui... Du moins, je considère comme tel le grand désir que j'ai de faire cesser vos inquiétudes...

– Je ne vous comprends pas ?

– Lorsque tantôt, nous nous sommes trouvés face à face, place des Vosges, vous vous êtes enfuie, épouvantée... Alors, j'ai tout compris, tout deviné, et pensant que vous me croyiez peut-être capable de vous trahir ; je suis venu vous dire et jurer, sur mon honneur de gentilhomme, que vous n'avez rien à craindre de moi !

Elle le regardait fixement et osait :

– Il vous sied bien, monsieur, d'évoquer en ma présence, votre honneur de gentilhomme !

– Ne m'accablez pas ?

– Pourquoi reculerez-vous devant ce que vous appelez « une trahison », vous qui ne reculâtes pas devant un crime ?

– Vous m'avez vu agenouillé, repentant, mademoiselle...

– L'idée infernale n'en avait pas moins germé en votre esprit !... Allez, allez, monsieur, allez prévenir votre complice ! Dites-lui que celle qu'elle croyait à jamais perdue n'est pas morte, que vous l'avez rencontrée, que vous lui avez parlé, et exhortez-la à user de ses droits de tutrice légale, et, par la force, à me reprendre dans cette maison de paix et d'honneur, pour me faire encore souffrir et pleurer et rougir !

Le jeune duc éclata :

– Mais, regardez-moi donc, mademoiselle ?... Est-ce que mon émotion, est-ce que mes larmes ne vous disent pas que plutôt que de vous livrer à cette marâtre maudite, je suis prêt à verser pour vous jusqu'à la dernière goutte de mon sang ?

Et, très humble :

– Ah ! si vous saviez, si vous pouviez savoir le bonheur infini, le soulagement immense que j'éprouve en vous voyant là, devant moi, vivante... moi qui m'accusais d'être la cause de votre mort !... Si vous lisiez en ma pensée, mademoiselle, vous croiriez en ma parole... et vous me pardonneriez peut-être un moment de folie ?

– Vous pardonner ?... Dieu ordonne le pardon des offenses... J'avais oublié votre injure et vous-même... Pourquoi êtes-vous venu ?

Il n'osa pas dire : « Parce que je vous aime, parce que je vous respecte, parce que je vous adore ! » Et il gémit :

– Adieu, mademoiselle !... L'avenir vous prouvera que je vous ai parlé dans la sincérité de mon cœur !

Il partait désolé ; mais il se ravisa, et marchant vers Ève, qui l'avait regardé s'éloigner plus émue qu'elle ne voulait le laisser voir :

– Encore une fois, mademoiselle, je vous en conjure, ne me prenez pas pour un traître ?... Si je songeais à vous trahir, est-ce que je vous aurais dit ce que vous venez d'entendre ?... Est-ce que moi, l'ancien joyeux, l'ancien snob, je pleurerais de joie et de douleur ; de joie, en vous voyant vivante et plus heureuse, et de douleur à la pensée que, pour vous, je suis toujours un misérable ?

Thérèse Alban, sur le seuil de la porte, les observait.

– Monsieur le duc de Javerzac, dit-elle, vient de parler en véritable gentilhomme !... Ève, je réponds de lui, et vous pouvez me croire !

– Madame, cria Melchior, en saisissant la main de la vieille bourgeoise et en la portant à ses lèvres, qui que vous soyez, je vous salue et je vous remercie !

– Allez, monsieur, et souvenez-vous que de votre discrétion dépendent le bonheur et peut-être la vie de cette enfant ! Mais, je le dis encore : je suis sûre de vous !... Ne me faites pas regretter ma confiance... et mon estime !

M^{me} Alban et M^{lle} Le Corbeiller étaient seules, et la présidente de la grande œuvre déclarait :

– Chère petite, en ma longue existence, j'ai eu le temps d'étudier les bonnes et les mauvaises natures : vous n'avez rien à craindre du duc de Javerzac !

Tout en poursuivant César de son étrange et fatal amour, Antonia rêvait toujours d'un mariage avec le marquis Valentin de Beaugency. On arrivait à la fin d'août, et bientôt, on atteindrait le délai légal, les dix mois de viduité que le Code¹ impose aux veuves consolables, même les plus pressées.

1. Délai que doit respecter une femme veuve ou divorcée avant de pouvoir se remarier.

M^{me} Barbe-Bleue ne savait où donner de la tête : l'hôtel de la rue Saint-Dominique, hypothéqué, retentissait d'un vacarme de fournisseurs et de rois de l'usure ; et, par malheur pour Antonia, la fortune d'Ève, déjà grandement ébréchée, au compte de tutelle, venait d'être mise sous séquestre, comme bien d'absent, et le notaire Charles Duroux, malgré les supplications, devenait inexorable.

Cependant, M^{me} Corbeiller vivait toujours joyeuse, et, entre les somptuosités rue Saint-Dominique et les orgies au quai d'Orléans, et dans toutes les grandes maisons de prostitution, elle égrenait ses dernières richesses.

Depuis un mois, ses diamants, que remplaçaient en ses parures de fausses et habiles pierres, dormaient chez un joaillier, prêteur sur gages.

Enervée, affolée, sous le double besoin d'argent et de luxure, la générale eut recours à Hermosa Alvarez : on la vit en l'hospitalier asile de la rue de Surène, et, avec le produit de ses débauches, s'offrir d'autres plaisirs de son choix, dans le petit hôtel, musée d'horreurs, temple d'amour.

La terrible guenon aurait pu s'adresser à son fiancé, au marquis de Beaugency, et le marquis eût ouvert son portefeuille et sa caisse ; elle ne voulait pas s'aplatir, elle aima mieux imiter la signature du gentilhomme, et la passer, par l'intermédiaire de Trimardon, à un banquier sans scrupules.

Bientôt, l'aventurière serait la femme du marquis, et Valentin, dans les ardeurs de la lune de miel qu'elle se proposait à lui faire très douce, se montrerait assez galant pour ne pas renier la signature en question.

Et puis, qui sait, peut-être trouverait-elle d'ici là un moyen de s'acquitter, à l'insu du gentilhomme.

Au grand désespoir d'Antonia, M. de Beaugency, toujours féru d'amour, mais profondément chagriné de la mort supposée de sa pupille, parlait de retarder le mariage.

La générale se mit à harceler le vieillard amoureux.

C'est ainsi que M^{me} Le Corbeiller amena le gentilhomme à précipiter leur union ; et, maintenant, rassurée et triomphante, elle attendait l'heure nuptiale où, enfin, elle allait pouvoir puiser à pleines mains dans les caisses d'un mari millionnaire.

Une préoccupation restait à la veuve du général : le jour du contrat, comment ferait-elle pour avouer son absolue détresse ?

Le marquis n'ignorait pas le gaspillage par Antonia de sa propre fortune, ni quelques-uns des successifs et illégaux emprunts faits à celle de leur pupille ; mais, de là à imaginer que la veuve ne possédait plus rien du legs important de son mari défunt et que ses dettes représentaient une somme colossale, il y avait un abîme.

Dettes ? Billets faux ? On verrait plus tard, ami !... Et l'aveu de la ruine ?... Bah ! elle répéterait au marquis ce qu'elle avait déjà raconté à M^e Charles Duroux, le notaire – des histoires de Bourse concernant ce pauvre général – et, Valentin, aimé, chauffé, aveuglé, n'en demanderait pas davantage.

Et c'est en cet état d'âme que, la veille du contrat, M^{me} Barbe-Bleue, en élégante toilette blanc et violet – quart de deuil – attendait son fiancé, rue Saint-Dominique.

Vers quatre heures, le vieux gentilhomme arriva, luxueusement vêtu d'un pantalon noir, gilet bleu, *smoking* bleu à boutons d'or, chaussé de vernis, cravaté de blanc, ganté de gris perle, et portant une rose moussue à la boutonnière. Il prit la main qu'Antonia lui tendait et la baisa avec dévotion :

– Que vous êtes belle, chère, et comme je vous aime !

– Et moi, répondit la grande rousse, en l'enveloppant de ses magnétiques œillades, je partage votre amour et j'en suis orgueilleuse ! La générale lui indiqua un pouf auprès du divan sur lequel elle était à demi étendue :

– Hélas ! aujourd'hui nous devons rompre le charme des amours, descendre des hauteurs où mon âme pour toi... excusez... pour vous s'envolait, et retomber... terrestrement... vers les choses banales... les affaires...

Valentin déclarait, très grave :

– Oui ; mais d'abord, et avant toutes choses, madame, j'ai un aveu à vous prier d'entendre...

– Un aveu ?

– Madame la générale, je me crois un honnête homme, et cependant j'ai commis un crime...

– Un crime, vous ? Allons donc !

– Ce que beaucoup de gens nommeraient une erreur de jeunesse, moi, je maintiens le mot, je l'appelle : un crime ! Car, n'est-ce pas un crime que de séduire une malheureuse fille... de la rendre mère... et de l'abandonner ensuite ?... J'ai commis cette lâcheté, et c'est le remords de ma vie !

Antonia esquissa un geste vague, en minaudant :

– Je n'ai rien à voir dans votre passé, Valentin, et, seuls, votre présent et votre avenir m'intéressent... Ah ! par exemple, au delà de toute mesure !

– Je le sais, mais cet épisode de ma jeunesse devant modifier notre contrat de mariage, mon devoir est de vous avertir...

– Modifier ?... En quoi modifier ? demandait la belle rousse, un peu inquiète.

– En ce que j’attribue une somme à ma fille naturelle, et que je la réserve, dans l’hypothèse incertaine, mais très cher espoir de mon âme, où je la retrouverais... Tout le reste sera à vous, après ma mort...

L’inquiétude augmenta chez M^{me} Le Corbeiller, et l’aventurière dit, sur un ton anxieux qui eût glacé tout autre que le vieillard aveuglé d’amour :

– Forte, la somme ?

– Une bagatelle pour nous... Une fortune pour cette enfant... qui, si elle existe, doit travailler et gagner... peut-être durement son pain... deux cent mille francs...

M^{me} Barbe-Bleue respira plus à l’aise :

– C’est bien ! C’est très bien ce que vous organisez là, mon ami, et vous m’en voyez tout émue... Marquis, vous êtes le meilleur des hommes !

– Donc, chère belle, vous m’approuvez ?

– Non seulement je vous approuve, mais je vous admire !... Hélas ! moi aussi, j’ai un aveu à vous faire, car je désire qu’entre nous la situation soit franche et nette... Eh bien, mon ami, je suis ruinée !

– Je le savais ! dit l’aimable gentilhomme.

– Vous me saviez gênée... mais ce que vous ignorez, c’est que ma ruine est complète.

– Cela va augmenter le bonheur que j’avais à vous enrichir !

– J’ai des dettes, marquis, des dettes énormes !

– Madame veuve Le Corbeiller en a peut-être... La marquise de Beaugency n’en aura plus !

– Laissez-moi, au moins, vous apprendre comment il a été dépensé, cet argent... comment je les ai contractées, ces dettes ?

– La marquise de Beaugency n’aura jamais de comptes d’argent à rendre à son mari, et, à plus forte raison, la veuve du général Le Corbeiller ne doit aucune révélation monétaire à celui qui n’est encore que son fiancé...

– Ah ! vous êtes bon ! Vous êtes grand ! Vous êtes généreux ! Vous êtes sublime ! Vous êtes l’honneur de l’humanité !

– N’exagérons pas... Je suis tout simplement un ancien libertin qui a trouvé sa voie et qui ne recommencera pas les folies de l’adolescence... et de l’âge mûr... parce qu’il vous aime, parce qu’il vous adore !

Elle lui offrait encore la main ; et l’ayant baisée, le gentilhomme contemplait la patte élégante et meurtrière, les doigts et le poignet cerclés de métaux brillants :

– Vous avez là de bien belles pierres, mon amie ?

– Fausses ! dit, en un sourire navré, la marâtre d’Ève.

– Fausses ?... insista le marquis Valentin, avec l’air d’un divinateur qui se réserve.

– Oui, et non seulement celles-ci, mais toutes celles de mes bagues, de mes épingles, de mes agrafes, de mes bracelets, de mes colliers et de mes diverses parures !

Et, dans un gros soupir :

– Il le fallait, mon ami... Oh ! si vous saviez combien il m’en a coûté de m’en séparer de ces royaux bijoux... Mais, il est des circonstances... Radieux, il tirait de sa poche un petit coffret d’ébène strié d’or :

– Allons ! allons ! Ne vous désolerez plus ! Les voici, vos pierres tant regrettées !... J’ai l’honneur et l’orgueil de vous les rendre, sans préjudice de mes cadeaux nuptiaux !

Valentin posa la boîte précieuse sur un guéridon, et comme la générale se confondait en remerciements, il lui ferma les lèvres d’un baiser :

– À demain, mon ami, pour le contrat, chez le notaire !

Seule, M^{me} Barbe-Bleue eut un geste canaille :

– Est-il chic, mon gaga !

Puis, elle ouvrit le coffret où miroitaient les diamants, les topazes, les émeraudes, les saphirs, les rubis, les perles blanches et noires, toute la gamme des couleurs, et, en son argot, elle murmura, joyeuse :

– Cent mille balles !... Il y en a là pour cent mille balles ! Weindler m’en donnera bien encore cinquante, de quoi rigoler... de quoi oublier César ! Et, brusquement, portant ses deux mains dans sa chevelure d’or fauve, les y enfonçant comme si elle avait pu les visser en les os du crâne, les y plonger, afin d’y détruire l’idée obsédante, elle rugit :

– L’oublier !... L’oublier ?... Mais, nom de D... ! est-ce que c’est possible ?... Moi, oublier César ?... Jamais ! Tonnerre du ciel ! Feu de l’enfer !... Je le veux !... Malheureuse ! oh ! malheureuse que je suis !

Et elle versa des larmes.

Isis entra :

– Maîtresse ?

– Qu’y a-t-il ?

– Les créanciers encombrant le hall ! Ils grondent !... Ils réclament leur argent !...

– Eh bien, qu’on les chasse !

– J’ai essayé... Ils ne veulent rien entendre !

– Ah ! ils ne veulent rien entendre ! Eh bien, tu vas voir !

D’un revers de main, elle essuya ses yeux, détacha une cravache de sa panoplie, et, terrible, bondit vers le hall.

M. Bugilat, le chemisier pour dames, vociférait au milieu d’une quinzaine de fournisseurs.

À la vue de la générale, les murmures redoublèrent.

– Comment, encore vous ? gronda Antonia, marchant droit et, le front haut, à ses visiteurs.

– Oui, madame, nous, toujours nous ! répondit un gros homme taillé en athlète, M. Jacob, le marchand de chevaux, un des plus forts créanciers de la générale.

– Vous dites, monsieur ?

Et Jacob, moins agressif :

– Je dis... Je dis, madame, que je voudrais être payé... Vous me devez cinquante mille francs.

– Et à moi, dix huit mille ! lançait Bugilat.

– Et à moi, vingt ! glapit un autre.

– À moi, quatorze mille cent quarante !

– À moi, vingt-deux !

La générale tonnait :

– Silence, marauds¹ ! Est-ce une raison parce qu'on vous doit quelque argent pour venir hurler ici comme des voyous ?... Avant un mois, vous serez payés jusqu'au dernier centime, et je m'adresserai ailleurs que chez des gens qui m'insultent !

– Connu ! ricana Jacob... Tout ça, c'est des belles paroles !... Il n'en faut plus !

M^{me} Le Corbeiller fit siffler sa cravache :

– Tais-toi, drôle !

Et, hautaine :

– Messieurs, j'ai l'honneur de vous annoncer mon très prochain mariage avec M. le marquis de Beaugency !

– Si c'était vrai ! murmura le chemisier pour dames.

Elle répliqua, l'œil flamboyant :

– Qui vous a permis, monsieur, de douter de ce que j'avance ?

Puis, montrant d'un geste large la porte dont Isis relevait les tapisseries :

– Veuillez vous retirer, messieurs, en bon ordre, et sans observation !

Dans un mois, vous viendrez me supplier de vous employer encore !

Ils ne se pressèrent pas de déguerpir. M^{me} Barbe-Bleue agita de nouveau sa cravache, à la manière des dompteurs, ainsi qu'elle le faisait dans la cage du tigre Sultan :

– Nom de D... ! voulez-vous sortir, oui ou non ?

Le hall se vida, et bientôt Isis introduisit auprès de sa maîtresse, rentrée dans ses appartements, le nommé Julien, dit Boule-au-Dos, l'ancien *groom* de Brantôme.

– Ah ! te voilà, mon garçon ! fit la générale... Tu as des nouvelles ?

– Très bonnes, madame, très bonnes !

– Tu sais où demeure M. César ?

1. Expression méprisante désignant des hommes d'un rang social inférieur à celui qui la formule.

– J'ai cet avantage ! annonça le bossu.

– Parle vile... Où habite-t-il ?

– J'aurai l'honneur de le dire à madame la générale, lorsque madame la générale aura abouté les cinq jaunets¹ promis.

Antonia s'exécuta de mauvaise grâce, et le larbin-espion déclara :

– Mon ancien maître, M. César Brantôme, jadis boulevard Rochechouart, demeure maintenant rue Saint-Claude, numéro 12.

– Rue Saint-Claude, au Marais ?

– Oui, madame la générale.

– Tu ne me trompes pas ?

Boule-au-Dos leva la main droite et cracha par terre pour affirmer son serment :

– Je le jure sur ma gonzesse !

Et, le mouchard parti, M^{me} Barbe-Bleue, rayonnante, dit à l'Égyptienne :

– Isis, je suis bien heureuse !

1. Petites pièces d'or d'une valeur de vingt francs.

4

Toujours gros et gras, toujours robuste, Ovide Trimardon, assis devant un bureau en sa garçonnière, rue de Londres, écrivait ; et, debout derrière lui, à distance respectueuse, le *groom* Tommy attendait les ordres du maître.

– Tommy, demanda le marchand de femmes, sans interrompre son travail, es-tu allé chez la baronne ?

– Oui, monsieur, et c'est même sa nouvelle bonne qui est venue m'ouvrir la porte... Gentille, M^{lle} Pauline Desroches !

– Comment ! misérable, tu sais déjà son nom ?

Le gamin redressa sa petite taille, et frisant entre le pouce et l'index le léger duvet estompant sa lèvre supérieure :

– Le nom, l'âge et le pays !... Ce sont les premières choses dont je m'informe auprès des belles que je désire cultiver...

– À quatorze ans ! Tu vas bien, mon fiston !

– Monsieur paraît oublier que si j'ai quatorze ans sur mon extrait de naissance, j'en ai plus de quarante par l'expérience !... Ah ! monsieur, j'ai déjà rudement roulé... roulé presque autant que monsieur... mais à moins grande école... et s'il plaisait à monsieur de connaître mes aventures...

– Non ! non ! Plus tard !... Dis-moi ce que t'a répondu la baronne.

– Qu'elle attendrait monsieur.

– Rue Castiglione ?

– Non, rue Notre-Dame-des-Victoires... au bureau...

Trimardon relisait à mi-voix, et avant de les mettre sous enveloppe, des annonces inscrites sur des carrés de papier :

– Porte ceci aux journaux !

Demeuré seul, le marchand de femmes s'absorbait dans sa correspondance, avec, aux lèvres, l'éternelle cigarette en un joli bout d'ambre à cercle d'or et mouche de saphir – le cadeau de la baronne après leur dispute – et il écrivait encore lorsque Tommy rentra.

– Monsieur, dit le *groom*, vos annonces paraîtront demain.

– Tommy ?

– Monsieur ?

– Ce soir, sept heures vingt, exactement, tu te trouveras à la porte Saint-Denis, sur le bord du trottoir qui fait face à la chaussée du boulevard.

– Avec ma bicyclette ?

– Plus que jamais avec ta bicyclette !

– Bien, monsieur.

– Je passerai en voiture et je te jetterai un papier que tu porteras, sans perdre une seconde, à M^{me} la baronne de Stenberg.

– Rue Castiglione ou rue Notre-Dame-des-Victoires ?

– Rue Notre-Dame-des-Victoires... Tu t'arrangeras de manière à arriver un bon quart d'heure avant moi, qui me rends aussi à cette adresse.

– J'irai comme le vent !

– Et surtout, ne « ramasse pas de pelle¹... » Le moindre retard gâterait tout !...

M^{me} de Stenberg attendait Ovide en le petit salon de leur appartement, rue Notre-Dame-des-Victoires, et comme la baronne n'aimait pas à attendre, elle commençait à devenir nerveuse.

– Ah ! te voilà enfin, s'écria-t-elle, en apercevant le gros homme à tête de bouledogue... C'est bien heureux, vraiment, j'allais partir !

– Tu aurais eu grand tort, car j'ai deux nouvelles à t'apprendre.

– Bonnes ?... Mauvaises ?...

– Une bonne et une mauvaise.

– Commence par la bonne... ça m'ouvrira l'appétit pour digérer la mauvaise.

– Non... raconte, d'abord, ce qui s'est passé avec le Turc du Grand-Hôtel.

– Parlons-en, du Turc ! La petite Lecour n'était pas vierge... Il est furieux, le Turc ! Il refuse de me donner les cent cinquante louis.

– Bien vrai ? fit Trimardon, incrédule.

– Tu en doutes ?

– L'autre jour, tu m'as carotté dans l'histoire de la rue de Surène.

– Tu m'avais volée, le mois dernier, avec les fournitures chez la Brochon...

– Enfin, ce n'est pas drôle de perdre cent cinquante louis !

– Oh ! non !

– Il faudra réclamer à la Lecour les cent cinquante francs que nous lui avons donnés.

– C'est ce que je me suis empressée de faire, et sais-tu ce qu'elle a répondu, la Lecour ?

– Non... dis... ?

– Zut !

– Maintenant, tes nouvelles ?

– Je serai gracieux... La bonne ou la mauvaise ?

– La bonne ?

1. Ne fais pas de chute.

– Nos deux Dijonnaises, Anna et Victorine Lamiral, arrivent, ce soir, gare de Lyon, train de sept heures quinze.

– Parfait ! J'irai les chercher...

– Non, non ; pas toi, moi... Nous devons varier un peu nos trucs... J'ai tout un plan...

– Variions, je ne demande pas mieux ! Où les mèneras-tu ?

– Ici, où tu les attendras... Ça t'est égal de devenir ma sœur ?

– Si cela rentre dans ton plan ?

– Oui.

– Bon, alors, je deviens ta sœur.

– Fais préparer un dîner... modeste... On ne doit pas trop les épater, ces demoiselles...

– Compris ! Et ensuite ?

– L'aventure te concerne...

Lischen se frottait les mains, et déclarait, joyeuse :

– Ensuite ? Voilà ! Embarquement pour l'Angleterre !... *Oxford street !... London... England, for ever !*

– Difficile et dangereux, baronne !

– Si on les confiait à José Ramon Navarrosa, les deux Dijonnaises ?

– Nous avons le temps !... Navarrosa s'amuse à Paris et ne songe pas à filer encore...

– Maintenant, ton autre nouvelle ?... La mauvaise ?

– Mauvaise n'est pas le mot ! L'histoire est plutôt embêtante... un simple article... Tiens, regarde !...

Trimardon ouvrait un journal, et la baronne lut un passage que l'associé lui indiquait du doigt.

M^{me} de Stenberg haussa les épaules :

– La Société l'Amie de la Jeune Fille !... Et c'est cela qui t'inquiète !...

Elle marche au grand jour, la Société... Donc, elle n'est pas à craindre !... Pour réussir, mon ami, il faut marcher comme nous, dans les ténèbres ! Fichtre !... M^{me} la princesse Amélie de Mabran-Parisis, présidente honoraire !... Une diablesse, probablement, qui se fait ermite... M^{me} Thérèse Alban, présidente... Connais pas, M^{me} Thérèse Alban !... Irénée des Anges, supérieure du couvent des Dames de la Visitation, à Auteuil ! Rien du Bal des Anges !... M^{sr} Charles-Alix Glandoz, archevêque de Bourges... L'abbé Dussutour... et cœtera, et cœtera, toute la lyre des vertus !

Et, jetant en l'air le journal, qui, ses deux pages déployées, voltigea, un instant, comme un immense papillon blanc noirci, avant de retomber à terre :

– Ce que je m'en fiche de la plupart de ces gens-là ! Mais, quel plaisir ce serait pour moi de la rouler dans les grandes largeurs, M^{me} la

princesse de Mabran-Parisis !... Dis donc, Ovide, si je m'en faisais recevoir de leur Société l'Amie de la Jeune Fille ?

– C'est à mûrir !

– Rudement drôle, si j'allais débaucher leurs brebis jusque dans leur bercaïl !

Plus grave, Trimardon détaillait à son associée le rôle qu'elle aurait à remplir auprès des deux Dijonnaises :

– Nous avons un « Bottin », ici ?

– Oui, mon gros.

– Je vais le consulter pour me familiariser avec quelques personnalités dijonnaises...

Il venait de prendre le « Bottin » des départements et l'ouvrait à la Côte-d'Or :

– Dijon ?... Dijon ?... M'y v'là !

Et il écrivit sur son carnet de notes les noms suivants qu'il trouva dans le livre, tout en les prononçant à haute voix pour l'édification de la baronne de Stenberg :

– « Adrien Allard, docteur-médecin, rue Gambetta ; Stanislas Fressanges, notaire, avenue de la Gare ; Chassaigne, épiciier ; Pontoux, boucher ; Hersant et Ducourret, marchands de nouveautés. – Maire : M. Lacroix-Rupert ; adjoint : M. Bénassis... » Ça ira !

Et fermant le livre :

– Maintenant, je suis armé, et je puis partir en guerre !

Il s'éloignait ; la baronne lui cria :

– Bonne chance, Ovide !

– Lischen, n'oublie pas que tu es ma sœur, et prépare le dîner...

– C'est entendu ! Un dîner... modeste !... Au revoir, mon frère chéri !

– À bientôt ! ma sœur adorée... avec nos voyageuses !

Place de la Bourse, Ovide monta en voiture et se fit conduire à la gare de Lyon, où il apparut vingt minutes en avance.

Mais, comme il pénétrait sur le quai, une locomotive empanachée de fumée et haletante d'une longue course stoppait, le long du trottoir d'embarquement.

– Diable ! fit-il, voilà nos visiteuses... Il n'était que temps d'arriver... Je me suis trompé d'heure !

Et s'adressant à un homme d'équipe :

– C'est le train de Dijon, n'est-ce pas, mon brave ?

– Non, monsieur... L'« omnibus » de Dijon ne sera là que dans vingt minutes, à sept heures cinq, s'il n'a pas de retard... Ce train-là est un « spécial », un « luxe », chauffé pour un prince, depuis Genève... le prince des Balkans !... Eh ! tenez, justement le voici qui descend de voiture !

Le convoi spécial et luxueux se composait d'un wagon-salon et d'un *sleeping-car*¹, réservés au maître, d'une « première » pour sa suite et d'un fourgon de bagages.

Un homme d'une quarantaine d'années, autour duquel des serviteurs s'empressèrent, descendit du riche wagon.

C'était Son Altesse Royale M^{gr} Yephrem Florescovitch, prince des Balkans.

Haut et droit, les épaules larges, brun de peau et de cheveux, la barbe noire taillée en éventail, le visage halé par le grand, air des montagnes, les yeux bleus, d'un bleu d'acier, les lèvres rouges, épaisses et sensuelles, ouvertes sur des dents éblouissantes, il apparut, magnifique de jeunesse et d'ardeur, en longue redingote de drap vert à brandebourgs noirs, chaussé de bottes de cuir rouge éperonnées d'or, avec, sur le chef, un bonnet d'astrakan bleu à plume d'aigle ; et il y avait dans son allure quelque chose de barbare, de joyeux et de pas trop royal.

Un *gentleman*, un peu fatigué, se hâtait vers lui ; le prince marcha, les mains tendues, vibrant d'allégresse :

– Ah ! mon cher duc, mon cher ambassadeur, que je suis heureux de vous voir, et comme c'est aimable à vous, Chandor, d'être venu m'attendre !

Prince et duc parlaient et gesticulaient, entre un double courant de voyageurs, au milieu du tumulte des arrivées et des départs, des sifflets, des sonneries, des « diables » roulants, et de tout le vacarme habituel des gares.

À quelques pas de leur maître, le secrétaire du prince et son médecin, vêtus de redingotes noires, coiffés de haut-de-forme, et de nombreux domestiques en livrées orientales multicolores, se tenaient immobiles. Gaëtan répondit, gracieux :

– Votre Altesse Royale sait bien que rien ne m'est plus agréable que de me mettre à son entière disposition !

– Chandor, je vous en supplie, pas d'altesse !... Yephrem Florescovitch, prince des Balkans, voyage, sinon incognito, du moins, sans appareil officiel et diplomatique... Donc, mon cher, observez seulement en moi un ami heureux de revenir à Paris, dans votre beau Paris !... Vous me présenterez à la duchesse, n'est-ce pas ?... Je n'ai pas l'honneur de la connaître... À mon premier voyage, la duchesse se trouvait dans ses terres, et elle ne vous accompagnait pas, lors de votre trop courte ambassade à ma cour...

– La duchesse sera flattée de présenter ses hommages à votre...

– Dites à votre ami, à votre compagnon, de plaisir... car, nous allons les renouveler, nos petites et grandes fêtes !

1. Wagon-lit.

Et, saluant d'un geste gamin, à travers la baie lumineuse, par ce beau soir estival, la rue de Lyon, encombrée et fourmillante de passants et de voitures :

– Salut, Paris ! Bonjour, la Reine du monde !... Bonjour !

Puis à l'ex-ambassadeur de France :

– Eh bien, Chandor, les cercles, les grands bars, les théâtres, les établissements de nuit, toujours à la même place, n'est-ce pas ?

– Toujours, prince... et nos femmes toujours aussi suggestives !

– Les femmes ? Si vous saviez combien j'en suis revenu !

– Vraiment, cher prince ?

– Hélas !

– Mauvais, ça, pour nous ! gronda Trimardon, qui, adossé à un pilier, ne perdait pas une syllabe de la conversation des deux hommes.

Yephrem reprit :

– C'est une manière de parler... Les femmes, les Parisiennes surtout, je les adore ! Je voudrais avoir les bras assez longs, la poitrine assez large pour les presser toutes sur mon cœur !... Mais, voilà ! J'ai été tant de fois berné, dupé, mystifié, que je suis bien résolu à ne plus me laisser tromper sur la qualité de la marchandise !... À propos, connaissez-vous une certaine dame qui s'appelle la baronne de Stenberg ?

– Je crois bien que je la connais !

– On la dit très... obligeante ?

– L'obligeance même !

– Elle m'a été chaudement recommandée par un de mes amis de là-bas, qui n'a eu, pendant un voyage à Paris, qu'à se louer de ses services.

– La baronne vaut son « *besan*¹ » d'or !

– Très joli, le mot, duc !

Un valet de pied s'inclinait, devant le monarque :

– La voiture de Son Altesse Royale est aux ordres...

Yephrem Florescovitch prit le bras de l'ex-ambassadeur, et Trimardon les vit, à son grand regret de ne pas en entendre davantage, s'éloigner et disparaître par les portes vitrées de la gare.

Installé sur un banc, Ovide consultait ses notes, résumées d'après les lettres et une dépêche du correspondant, de Dijon.

On entendait, vers les lointains, un sifflement de locomotive, et des employés de tous ordres gagnaient leurs postes.

Trimardon bouscula le contrôleur préposé aux tickets, franchit la barrière, et pénétra sur la voie, à l'endroit même où devait, quelques instants plus tard, s'arrêter le train omnibus.

Un sous-chef, en blanche casquette, l'interpella :

– Monsieur, vous ne pouvez rester ici !

– Et pourquoi, mon bon ?

1. Monnaie byzantine.

– Parce que vous n'en avez pas le droit, monsieur !
 – Eh bien, je le prends ! dit Ovide.
 Et il glissa dans l'oreille de l'employé :
 – Monsieur le sous-chef, si vous aviez l'œil américain, vous auriez reconnu en ma personne, un des hauts agents de la Sûreté... pour la garde de M. le Président de la République... Vous me verrez, dès l'automne, accompagner M. le Président aux chasses de Rambouillet...
 – Alors, pardon, monsieur...
 Le train stoppait, et Ovide, resté maître de la place, commençait à inspecter les voyageurs descendus des voitures.
 Une jeune fille, debout sur le trottoir du quai, et répondant exactement au signalement envoyé de Dijon, recevait, d'une autre personne, encore dans un wagon de « troisième », les menus objets de voyage. Celle-ci parut, à son tour, et l'associé de M^{me} Stenberg jeta une exclamation de surprise à la vue de la ressemblance vraiment étrange des deux jeunes maîtresses de piano. Même taille, même blondeur, même beauté, et hélas ! même inquiétude, dans leur sourire et dans leurs beaux yeux bleus !
 Elles s'arrêtèrent, un moment, éblouies, comme perdues, en l'immensité de cette gare parisienne ; mais, déjà, vaillantes, elles se dirigeaient vers la sortie, portant, l'une, un sac de cuir fauve, l'autre, un petit paquet enveloppé d'un foulard et d'où émergeaient leurs parapluies et leurs ombrelles.
 Ovide les aborda, le chapeau à la main :
 – C'est bien mesdemoiselles Victorine et Anna Lamiral que j'ai l'honneur de saluer ?
 Toutes deux le regardèrent, stupéfaites, et Victorine déclara :
 – En effet, monsieur, nous sommes bien mesdemoiselles Lamiral.
 Ovide eut un bon sourire de papa :
 – Je vous attendais, mesdemoiselles !
 – Vous nous attendiez ? fit Anna, mais c'est impossible ! Nous ne connaissons personne à Paris ! D'ailleurs, monsieur, comment auriez-vous pu apprendre notre arrivée ?
 Et cherchant à entraîner sa sœur :
 – Viens, ma Victorine ! Monsieur se trompe ! Il doit se tromper !
 Mais l'homme barrait le passage, et toujours familial :
 – Quelques mots, chères demoiselles, vont faire cesser votre légitime étonnement... Nous avons été avertis, ma sœur et moi, par télégramme, de votre départ de Dijon, avec prière de venir vous recevoir à la gare, et me voici !
 – Avertis ?... Et par qui, monsieur ? Qui donc a pu vous avertir ?
 – Cherchez parmi les personnes qui s'intéressent à vous... qui vous aiment ?

Anna soupirait :
 – Elles deviennent rares... bien rares, depuis que nous sommes seules au monde !
 – Voyons, ne soyez pas ingrates ! Cherchez et vous trouverez !
 – Peut-être, cette bonne madame Quesnier, Anna ? hasardait Victorine.
 C'est ce qu'attendait l'ogre-marchand, et l'ogre leur révéla :
 – Enfin, vous y êtes ! Oui, mesdemoiselles, c'est cette bonne, cette excellente M^{me} Quesnier !
 – Elle ne nous a rien dit...
 – Non, car c'est après votre départ qu'elle a songé que ma sœur Lischen, sa meilleure amie, d'autrefois, pourrait vous être utile !... Et, tout de suite, elle lui a envoyé une dépêche.
 Et, avec son gros rire bon enfant :
 – Soixante mots, au moins ! Ah ! il faut qu'elle vous aime rudement, la brave dame, pour avoir tiré de sa bourse trois ou quatre francs, le prix du télégramme... Là, entre nous, elle est un peu... « regardante », M^{me} Zulime Quesnier, malgré ses vertus !
 – « Regardante » ?... s'étonna Victorine... Oh ! non, monsieur !... Elle donne tout aux pauvres !
 – Alors, elle a changé, en vieillissant ?
 – Mais, M^{me} Zulime n'est pas vieille et si elle a quarante ans, c'est le maximum !
 Ovide répliquait, sans le moindre embarras :
 – Est-ce qu'une femme de quarante ans n'est pas une vieille, très vieille femme pour vous, mesdemoiselles, qui en avez à peine dix-sept ?
 Il s'était emparé du sac que portait Anna et du paquet de Victorine :
 – Vous avez probablement d'autres bagages, mesdemoiselles ?
 – Non, monsieur, dit Anna... Vous voyez là tout ce que nous possédons... le voyage payé... en dehors d'une centaine de francs... la vente de notre mobilier... Mais, nous trouverons des leçons...
 – Certainement, et ma bonne sœur vous y aidera !... Nous n'avons plus qu'à monter en voiture.
 – En voiture ? s'écria l'autre fillette... Oh ! non, monsieur ! Nous irons à pied jusqu'à l'hôtel !
 – À l'hôtel ? Quel hôtel ?
 – Celui qu'on nous a indiqué, là-bas... J'ai l'adresse dans ma poche...
 – Ma sœur vous y conduira, ce soir... Elle vous attend chez elle... C'est Lischen qui serait désolée, si elle ne voyait pas arriver les petites filles de son pauvre et regretté vieil ami Antoine Lamiral !
 – Vraiment, madame votre sœur a connu grand-père ?

– Je crois bien qu'elle l'a connu, lorsque nous habitions Dijon !... Et, moi aussi, je l'ai connu, ce brave papa Antoine... connu et aimé !... C'est lui qui me donna mes premières leçons de musique !

Tour à tour, elles gémirent, les yeux pleins de larmes :

– Nous étions bien petites, lorsque père et mère sont morts...

– Seul, grand-papa nous restait...

– Et, maintenant, nous voilà, seules !

– Toutes seules !

L'homme affirmait, une main sur le cœur :

– Non, mesdemoiselles, vous n'êtes plus isolées ; vous aurez en ma sœur Lischen une véritable maman... Vous n'êtes plus orphelines !... Vous êtes sauvées !

Trimardon marchait entre Anna et Victorine, et les deux sœurs l'accompagnaient, moins tristes, presque rassurées. Il leur semblait très doux, très bon, et, en débarquant dans cet immense Paris dont elles entendaient les grondements et voyaient les lumières, elles s'estimaient bien heureuses d'avoir trouvé un ami du dernier mort, le grand-père Antoine Lamiral, professeur de musique, leur maître.

Sur un signe de l'homme, un fiacre s'avançait ; les voyageuses y montèrent, et Ovide s'installa avec elles.

Pendant que la voiture roulait, longeant les murs de Mazas¹, encore debout, en ce mois de septembre 1891, Victorine demanda :

– Alors, vous êtes de Dijon, monsieur ?... monsieur ?...

– Trimardon, mesdemoiselles... Ovide Trimardon.

– Ovide Trimardon ? murmurait la jeune fille, cherchant en ses souvenirs... C'est étonnant ! Jamais, je n'ai entendu prononcer votre nom par grand-père...

Le marchand de femmes appela le « Bottin » à son aide :

– Là-bas, on me donnait généralement le nom d'un oncle qui m'a élevé et chez lequel j'ai passé toute ma jeunesse... le docteur Adrien Allard !

– M. Adrien Allard, le médecin qui demeure rue Gambetta ?

– Oui, mademoiselle... Vous le connaissez ?

– C'est notre voisin le plus proche, car nous aussi, nous habitons rue Gambetta !... Ce bon docteur est votre oncle ?

– Et celui de ma sœur Lischen... M. Allard est le frère de notre pauvre mère... Oui, mademoiselle.

– Un bien brave homme !... Et il y a longtemps que vous avez quitté le pays, monsieur Ovide ?

– Déjà quatorze ans...

– Rien d'extraordinaire, alors, que nous ne nous souvenions pas ! Nous étions si petites !... Et, vous n'êtes jamais revenu à Dijon ?

1. Prison parisienne située en face de la gare de Lyon, utilisée à partir de 1850 et démolie en 1898.

– Si, bien des fois... mais, un séjour de quelques heures... le temps d'embrasser mon oncle et de serrer la main aux amis...

Et, recourant encore au « Bottin » :

– Oui, aux amis, aux chers et vieux amis ! À Stanislas Fressanges ! à ce bon Chassaingne ! à cet excellent Pontoux !

– Maître Fressanges, le notaire ? M. Chassaingne, l'épicier ? M. Pontoux, le boucher ? interrogeait Anna, de moins en moins craintive.

– Eux-mêmes, mademoiselle, et je m'honore d'être l'ami de M. Lacroix-Rupert, le maire de Dijon... Mon oncle Allard et M. Rupert se disputent parfois au Café de la Rotonde, mais ils finissent toujours par s'entendre...

Sous les mensonges de Trimardon, la confiance venait de naître et de germer en les âmes naïves des pauvres Dijonnaises, et maintenant, Anna et Victorine se laissaient aller, le long de la route, vivante et lumineuse, à leur admiration émue des êtres et des choses.

Et, pendant que les passants souriaient à la vision charmante de ces deux têtes si blondes et si pareilles, penchées dans l'encadrement de la même portière, Trimardon, le crayon à la main, écrivait sur une feuille détachée de ses tablettes :

Dernier avis. – Baronne, tu es toujours ma sœur, une vieille et honorable fille, M^{lle} Lischen Trimardon, la nièce, comme moi le neveu, du docteur Allard. Nous avons reçu, ce matin, une dépêche de M^{me} Quesnier, ton amie de Dijon, annonçant l'arrivée des petites Anna et Victorine Lamiral. Tu m'as envoyé les chercher à la gare. Ne pas oublier ce nom : « Zulime Quesnier. » Il faudra demander des nouvelles de ton amie et te souvenir que M^{me} Quesnier donne tout aux pauvres, et que notre oncle Allard est très bien avec le maire de Dijon, M. Lacroix-Rupert. Ne pas oublier surtout le prénom du grand-père : « Antoine. » Ce vieil Antoine Lamiral m'a donné, il y a quatorze ans, des leçons de musique, et il a dû en servir à ma bonne cochonne de sœur Lischen. Ça marche, et nous arrivons !
Renvoie Tommy.

O. T.

Tout se passa comme le désirait le marchand de femmes : le *groom*, appuyé sur sa bicyclette, stationnait près de la Porte Saint-Denis, à l'endroit indiqué par le maître ; Ovide lui jeta, au passage, le billet qu'il venait d'écrire, et Tommy, lesté comme un singe, dont il avait la gourmandise, la friponnerie et la luxure, partit à fond de train, se faufilant à travers les omnibus et les voitures.

Quelques minutes après le cycliste, Trimardon, escorté des deux jeunes Dijonnaises, sonnait à la porte de l'appartement, rue Notre-Dame-des-Victoires.

La Stenberg vint ouvrir – une Stenberg métamorphosée en petite bourgeoise, robe de laine brune, le tablier de cotonnade bleue des ménagères, et ses cheveux, ordinairement bouclés et poudrés, avec art, divisés et lissés à la vierge, sous un bonnet très simple de noire dentelle.

Manifester une joie excessive devant les voyageuses eût été de mauvaïse politique. Lischen avait trop de rouerie pour ne pas le comprendre ; elle sut garder une juste mesure et dit, aimable et douce :

– Je suis enchantée, véritablement, mesdemoiselles, de recevoir les filles de mon regretté ami Antoine Lamiral ! Voulez-vous me permettre de vous embrasser, mes chères petites ?

– Oh ! bien volontiers, madame, répliqua Victorine, déjà subjuguée par l'organe mielleux de l'aventurière.

– Mademoiselle... Pas madame, dit Trimardon... Ma sœur Lischen est une vieille et sainte demoiselle...

Victorine et Anna tendirent, l'une après l'autre, leur front virginal à la baronne, et, Lischen, les ayant souillées de son baiser, interrogea :

– Vous avez fait un bon voyage, mignonnes ?

– Oui, mademoiselle... très bon...

– Et vous n'êtes pas trop fatiguées ?

– Pas du tout et nous avons été bien heureuses, et aussi on ne peut plus surprises, de trouver M. Ovide à la gare.

Un sourire évangélique illuminait le visage de la proxénète :

– C'est vrai... Vous ne vous attendiez pas à cela !... J'aurais voulu aller moi-même à votre avance, mais je tenais à tout disposer ici pour vous accueillir... Je vous retiens là, dans l'antichambre... Entrez, entrez donc, mes enfants !

Trimardon avait déposé, sur une banquette, les humbles colis des voyageuses, et on pénétra dans le salon, le salon habitué à recevoir toute autre compagnie, et que Lischen avait organisé pour la circonstance, comme elle avait changé ses vêtements et son allure.

M^{me} de Stenberg aida les jeunes Lamiral à se débarrasser de leurs chapeaux et de leurs mantelets ; puis, elle les fit asseoir, l'une à côté de l'autre, sur un canapé.

Et, installée dans un fauteuil en face d'elles, tandis que l'homme, debout près de la table, parcourait de religieuses brochures, elle attaqua :

– Maintenant, mes enfants, donnez-moi vite des nouvelles de ma chère et bonne amie madame... madame...

Elle s'arrêtait, ne trouvant pas le vocabulaire dont Ovide, en son billet, lui avait pourtant si bien recommandé de se souvenir.

– Quesnier !... Voyons... Quesnier !... Tu perds donc la mémoire, chère sœur ? lança, de sa place, Trimardon.

Lischen riait, d'un rire de tendre et vieille fille :

– Mais oui, elle se nomme Quesnier... M^{me} Quesnier !... Du temps où j'habitais Dijon, elle n'était pas encore mariée, et je l'appelais par son petit nom : Zulime

– À la bonne heure ! fit Trimardon.

– Oui, Zulime !... Elle va bien, cette chère Zulime ?

– Très bien, mademoiselle.

– Toujours dévouée, distribuant tout ce qu'elle possède aux malades et aux pauvres ?

– Plus que jamais !

– L'excellente créature ! Ah ! nous nous aimions, là-bas, et nous nous aimons encore, bien que les circonstances de la vie nous aient inhumainement séparées ! Et la preuve, c'est que Zulime a pensé à moi, quand il s'est agi de vous adresser à quelqu'un, mes pauvres mignonnes, si abandonnées, si cruellement frappées et si chastes... si pures !

– Oh ! oui, mademoiselle, balbutia Victorine, le destin s'est acharné après nous !

Et Anna :

– Mais, nous serons fortes et braves !

– Pauvre Antoine Lamiral, encore un vieil et fidèle ami, celui-là ! gémit la baronne, les yeux remplis de larmes... Hélas ! les meilleurs s'en vont toujours les premiers !

Et s'essuyant le visage avec un mouchoir de bourgeoise, et non avec ses familières et exquises dentelles :

– Ne nous attristons pas, et que la volonté de Dieu soit faite !

– Nous n'avons plus de grand-père pour nous aimer, pour nous protéger, ma sœur et moi ! dit tristement Victorine.

– Et cette généreuse Zulime que vous oubliez ?

– Oui... elle s'est montrée souvent... charitable envers nous !

– Et surtout très clairvoyante, mes mignonnes, en vous adressant à sa vieille Lischen !

Joyeuse, M^{me} de Stenberg se tourna vers l'associé :

– Regarde donc, Ovide, comme elles sont jolies, ces chères petites !... Comme elles se ressemblent ! Ma parole d'honneur, c'est à s'y tromper... à les confondre... Mais, vous devez mourir de faim... Le dîner est prêt... Venez !... Ce soir, mes anges, nous aviserons à vous trouver un hôtel, car malheureusement je suis logée trop à l'étroit pour vous offrir l'hospitalité complète... Soyez tranquilles... L'hôtel où je vous mènerai est des plus recommandables !... Je connais la patronne !... Oh ! une femme des plus honnêtes !

– Une maman, M^{me} Élodie Brochon ! ricana le gros homme... Et son hôtel donc ! Un véritable paradis terrestre !... Tous clients de choix !...

Victorine tirait un papier de sa poche :

– Inutile de vous donner cette peine, mademoiselle Lischen... À Dijon, on nous a indiqué une adresse...

Elle lut :

– Hôtel de l'Espérance, rue de Provence.

Les deux marchands de femmes se gondolèrent¹.

Trimardon observa :

– Espérance !... Provence !... Ça rime !...

– Hôtel de l'Espérance ?... dit Lischen... Ah ! mes enfants, Dieu nous guide et nous bénit !... C'est justement là où je devais vous conduire !

C'était, en effet, on le sait, rue de Provence, que M^{me} de Stenberg voulait mener Anna et Victorine, mais non à l'honorable hôtel dont la jeune fille venait de désigner l'adresse ; elle voulait les boucler en une maison, qui, loin d'évoquer l'« espoir » – et Lischen s'en égaya – rappelait plutôt la formidable légende que le Dante² inscrivit à la porte de son Enfer ; « *Lasciate ogni speranza, voi che' ntrate !* » (Vous qui entrez, laissez toute espérance.)

Au moment de passer dans la salle à manger, M^{me} de Stenberg glissa à Ovide :

– Cours chez la Brochon... Renseigne-la, et dis-lui que je serai chez elle avec les petites, à onze heures, au plus tard.

– À l'Hôtel de l'Espérance ? goguenardait le monstre.

– Oui, va !

On expliqua aux deux jeunes filles que Trimardon, commissionnaire en marchandises, était obligé de se retirer pour affaires.

Il s'éloignait ; Lischen l'enveloppant d'un geste attendri le montra aux jumelles :

– Ah ! mes anges, si vous saviez combien il est bon, dévoué et honnête, mon cher et grand frère ! Vous ne le connaissez pas encore, mais, un jour, vous le jugerez et le bénirez !

Pendant le repas, la baronne s'évertua en délicates attentions pour les malheureuses ; elle promit de leur obtenir des leçons de musique, de piano et de harpe ; elles les édifia de conseils sages et précieux, conseils dignes de M^{me} Thérèse Alban et de la princesse de Mabran-Parisis, et d'un sermon sur la fragilité humaine que n'eût pas désavoué Mère Irénée des Anges.

– Mademoiselle Lischen, dit Anna, puisque vous nous faites la grâce de vous intéresser à nous, daignez ne pas tarder à nous avoir des leçons ?

1. Rirent bruyamment. 2. Dante Alighieri (1265-1321), écrivain italien, auteur de *La Divine comédie* qui comporte trois parties : *L'Enfer*, *Le Purgatoire* et *Le Paradis*.

– Pauvres petites ! gémit la matrone... Le grand-père ne vous a donc rien laissé ?

– Après la mort de grand-papa, on a tout vendu chez nous, même les violons, le piano, la harpe, et, le voyage payé, il nous reste cent francs et quinze centimes...

– Mais, nous sommes des courageuses ! s'écria résolument Victorine, et le travail ne nous fait pas peur ! Le bon Dieu nous aidera !

– Mes anges, Ovide et moi nous sommes là... si le bon Dieu vous oubliait !

– Que vous êtes bonne, mademoiselle Lischen !

M^{me} de Stenberg les embrassa encore et leur dit, d'une voix émue :

– Puis-je faire moins pour les petites-filles de mon vieil ami Antoine... pour les protégées de ma chère Zulime ? Oh ! mes anges, tout mon cœur est à vous !

Et comme la gueuse n'aimait pas les attendrissements prolongés, elle entraîna les deux voyageuses dans le salon.

Anna et Victorine, sur la demande de Lischen, exécutèrent à quatre mains une sonate de Beethoven¹, et la proxénète, allongée dans un fauteuil, semblait doucement bercée par les mélodies du maître ; mais elle n'écoutait point, et réfléchissait, en regardant les deux orphelines.

1. Ludwig van Beethoven (1770-1827), un compositeur allemand, auteur de *La Symphonie héroïque*.

5

Ce même soir, pendant que M^{me} de Stenberg feignait d'écouter la musique des Dijonnaises, Élodie Brochon, grande et sèche blonde, l'œil dur, causait avec Ovide Trimardon, en un coquet bureau situé au premier étage.

Tout y était luxueux, et le personnel avait été augmenté, grâce aux fournitures exotiques du *señor* José Ramon Navarrosa.

– Alors, elles vont venir ? demanda la maîtresse de maison.

– Oui... dans une heure, avec Lischen... Je n'ai pas pris le temps de dîner pour vous annoncer la nouvelle...

– Sacrée baronne !... En a-t-elle des trucs !... Me voilà donc propriétaire ou gérante de l'Hôtel de l'Espérance... Seulement, que vont dire les petites Dijonnaises ?

– Je vous conseillerais plutôt, Élodie, de les prendre par la douceur.

– Mais, Ovide, c'est toujours ainsi que je commence.

Rue Notre-Dame-des-Victoires, Anna et Victorine Lamiral plaquaient les derniers accords de la sonate de Beethoven.

– Bravo ! bravissimo, chères petites, applaudit la baronne, jouant le plus grand enthousiasme ; quel talent ! quel doigté !... quel joli sentiment musical !... Ah ! vous êtes d'admirables virtuoses !... Vous m'avez toute remuée !... Tenez, c'est bête ! J'en pleure !

Et, regardant la pendule :

– Déjà, onze heures !... Il est temps, je crois, que je vous conduise à votre hôtel ?

– Si vous vouliez nous indiquer le chemin, mademoiselle, répondit Victorine, nous pourrions vous éviter cette peine ?

– Pour que vous vous égariez et vous exposiez à quelque mauvaise rencontre ?... Non ! non ! Je veux aller avec vous ! D'ailleurs, je tiens à vous recommander moi-même à la patronne de l'Hôtel de l'Espérance.

Maintenant, la baronne de Stenberg, escortée de Victorine et d'Anna portant leur modeste bagage, arrivait rue de Provence, devant la maison à gros numéro.

– Nous y voici ! déclara Lischen.

– Vous ne vous trompez pas, mademoiselle ? fit l'une des jeunes Lamiral.

– Me tromper... Et pourquoi ?

– Je ne vois pas écrit le nom de l'hôtel ?

Lischen lui tapa sur la joue :

– Petite provinciale que vous êtes !... Allons, mignonnes !

Toutes trois avancèrent dans le couloir, éclairé par une artistique lanterne, le long d'un moelleux tapis, entre des murailles capitonnées de soie orange.

Aussitôt, la porte se referma, avec un léger bruit de chaînes.

Une servante en tablier blanc s'empressait autour des voyageuses :

– Vous désirez, mesdames ?

– Une chambre confortable pour ces deux demoiselles, répondit Lischen.

– Si ces dames veulent bien monter au bureau de l'hôtel ?

– M^{me} Brochon est là-haut ?

– Oui, madame.

– Conduisez-nous, je vous prie, mademoiselle ?

La bonne s'empara des menus objets que portaient les Dijonnaises et précéda les visiteuses jusqu'au cabinet de la Brochon, au premier étage.

Élodie, assise devant le bureau, travaillait, penchée sur son « livre de maison ».

Elle se leva vivement, et courant à la baronne :

– Ah ! par exemple !... L'aimable surprise !... Mademoiselle Lischen !... Il y a un siècle !...

– Chère madame Brochon, je vous amène deux jeunes et intéressantes clientes, et je vous demande pour elles toute votre sollicitude et les égards des domestiques... Ce sont les petites-filles de mon bon et regretté ami Antoine Lamiral.

– Antoine Lamiral, de Dijon ? s'écria la matrone, instruite par Ovide.

– Vous avez connu aussi grand-père, madame ? dit Victorine, étonnée.

– Pas personnellement... Mais, j'en ai entendu si souvent parler par cette chère demoiselle Lischen... que je l'aimais sans le connaître ! Pouvait-il en être autrement ?... Un si brave, un si excellent homme, un artiste, M. Lamiral !... Alors, vous arrivez de Dijon, mesdemoiselles ?

– Oui, madame, ce soir, fit Anna, que les yeux étincelants et l'organe viril d'Élodie intimidèrent.

– Et, comme à mon grand regret, intervint M^{me} de Stenberg, il m'était impossible de loger ces enfants à la maison, j'ai pensé à l'Hôtel de l'Espérance.

La Brochon éclata :

– Vous avez bien fait !... Ici, mesdemoiselles, et j'en ai l'orgueil, c'est la maison du bon Dieu !...

Et riant d'un rire que seule put comprendre la baronne :

– Oh ! je vous affirme qu'ici elles seront bien gardées, les mignonnes !... Nous avons d'autres demoiselles, très gentilles, très aimables avec lesquelles elles feront vite connaissance ! On ne s'ennuie pas à l'Hôtel de l'Espérance... On s'y amuse beaucoup, au contraire !
– Hum !... Hum !... toussa Lischen, pour arrêter l'emballement d'Élodie.

Mais Victorine répondait à la matrone :

– Madame, nous ne venons pas, ma sœur et moi à Paris, pour nous amuser... Nous sommes pauvres, et, ce qu'il nous faut, c'est du travail...

– Eh ! parbleu ! On vous en trouvera, du travail !

Puis, sur un nouvel avertissement de la négociante :

– Vous êtes pianistes, mesdemoiselles ?

– J'enseigne le chant, et ma sœur est professeur de piano...

La tenancière reprenait le maintien bourgeois d'une maîtresse de modeste et honorable hôtel, et, ouvrant son gros livre, la plume à la main :

– Votre nom... Lamiral... Vos prénoms ?

– Anna.

– Victorine.

– L'âge ?

– Dix-sept ans.

– Toutes deux ?

– Nous sommes jumelles.

– Ça se voit à votre ressemblance... Nées à Dijon ?

– Oui, madame.

– Très bien... Nous avons dit : professeurs de musique ?

– De chant et de piano, oui, madame...

Joyeuse, la Brochon avait fini d'écrire :

– Professeurs de chant et de piano ?... Ah ! mes enfants, comme ça se trouve !

– Quoi donc ? minaudait la baronne.

– Elles peuvent se vanter, les Dijonnaises, d'en avoir une chance !

– Mais quoi donc ? insistait Lischen.

– Vous connaissez l'institution des dames... des dames...

– Norturel ?

– Justement !... Eh bien, les dames Norturel ont besoin, tout de suite, d'un professeur de chant et d'une maîtresse de piano.

– Pas possible ?

– C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire... Je le tiens d'une de ces dames qui est venue ici elle-même aujourd'hui retenir des chambres pour deux de ses parents, arrivant de province.

Lischen se retourna vers ses malheureuses dupes :

– Qu'en dites-vous, mignonnes ?... En voilà, un bonheur qui vous arrive !

– En effet, mademoiselle, dit Anna, ce serait pour nous un très grand bonheur, mais sommes-nous assez fortes musiciennes ?

– Oh ! les belles modestes, qui doutent de leur grand talent !

Élodie murmurait :

– Il ne s'agit que de la classe des jeunes élèves, des petites ; mais la pension des dames Norturel appartient à la Ville, et il faudra adresser une demande au Conseil municipal... Ce soir, nos deux voyageuses sont trop fatiguées... Demain, nous aviserons...

M^{me} de Stenberg lut dans le regard de l'autre :

– Non ! non !... On ne doit jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même !... Ça porte malheur !... Sur papier timbré, n'est-ce pas, la demande ?

– Évidemment.

– Vous en avez ?

– On en a toujours, dans un hôtel bien tenu.

– C'est juste... Arrangeons ça, tout de suite !

La Brochon tira de son bureau deux feuilles de soixante centimes :

– J'y songe... Il serait peut-être un peu long de rédiger ces demandes, et je n'ai pas sous la main le formulaire... Si ces demoiselles veulent bien apposer leurs signatures au bas de ces pages blanches avec : « Lu et approuvé », j'écrirai les pétitions, et demain matin, de très bonne heure, j'irai les leur communiquer dans leur chambre ?

– Je crois bien qu'elles veulent ! dit Lischen... Regardez-les... Ils tombent de sommeil, mes anges !

Et tendant la plume à Victorine :

– Signez, mignonne ; ensuite, vous passerez la plume à votre sœur...

Ah ! il faut la remercier, cette exquise Brochon, car vous lui devrez votre bonheur !

Sans défiance, les jeunes Dijonnaises écrivaient : « Lu et approuvé », signaient leurs noms au bas des pages non remplies, tandis que les matrones échangeaient un regard sinistre.

– Ça y est ! murmura la Stenberg à l'oreille de la Brochon.

Anna et Victorine, en relevant le front, virent les œillades et les sourires des gueuses.

On se querellait dans l'escalier ; des voix de femmes se jetaient réciproquement des hottées¹ d'ordures.

M^{me} de Stenberg eut un mouvement de dépit, et la Brochon s'élança dans le couloir.

Les jeunes filles se regardaient, interdites.

1. Grandes quantités.

Mais, déjà, Élodie rentrait, grave, et disait à la baronne :

– Ce sont les femmes de chambre de la marquise, numéro 28, qui se disputent... Demain, je préviendrai leur maîtresse et elle les flanquera à la porte ! Je ne veux pas de pareilles mégères à l'hôtel de l'Espérance ! Et, aux Dijonnaises :

– Mesdemoiselles, si vous voulez bien, je vais vous mener à votre chambre ?

Suivie de Victorine et d'Anna, la Brochon s'engagea dans l'escalier désert, et les deux jeunes filles s'étonnèrent, sans en deviner la cause, d'entendre, autour d'elles, comme un bourdonnement de ruche.

Il y eut un bruit de piano, et tout retomba dans le silence.

– Vous voici chez vous, mesdemoiselles Lamiral, dit la Brochon, en introduisant les sœurs jumelles dans une chambre du premier étage. Anna et Victorine poussèrent une exclamation de surprise à l'aspect du logis, qui leur paraissait digne d'un de ces paradis enchantés dont elles avaient si souvent lu la description en des livres rouges et dorés sur tranches. Elle était gaie et pompeuse, cette chambre.

Cependant, une instinctive pudeur rougissait le front lilial¹ des jeunes filles ; elles éprouvèrent une sensation de gêne, un malaise devant ce luxe jusqu'alors inconnu.

Et serrées l'une contre l'autre, elles cherchaient, en une muette interrogation de leurs doux et bleus regards pareils, l'énigme de leur angoisse et de leurs rougeurs.

– Eh bien, mes blanches tourterelles, comment trouvez-vous le nid ? osa M^{me} de Stenberg.

– Trop beau ! fit Anna Lamiral.

– Et probablement beaucoup trop cher pour nous, ajoutait Victorine.

Élodie ricana :

– Nous nous arrangerons toujours pour le prix. !... Dormez bien !...

– Et surtout, ne faites pas de mauvais rêves ! sourit la baronne.

Et après un dernier baiser maternel :

– Au revoir, petites, je vous laisse entre bonnes mains ! Je ne suis pas inquiète sur votre sort... Je viendrai demain matin prendre de vos nouvelles !

Les jeunes Lamiral la remercièrent en termes émus, appelant vers la gueuse les bénédictions divines, et Lischen dit à la Brochon :

– Venez, madame Élodie, nous avons encore à parler de ces chères enfants...

La tenancière ajouta :

– Ah ! j'oubliais...

La Brochon venait de soulever une tapisserie et elle montrait une issue dans le capiton rose de la muraille.

1. Dont la blancheur rappelle celle du lys.

– Cette porte, dit-elle, communique à une chambre occupée par une dame et quelquefois son... mari... Elle est souffrante, la dame... Elle est aussi un peu visionnaire et nerveuse... Mesdemoiselles, ne vous étonnez donc pas si, cette nuit, vous entendiez des murmures... des froufrous... des gémissements...

– Oh ! nous ne sommes pas peureuses ! déclara Victorine, moins vaillante qu'elle ne voulait le laisser paraître.

– D'ailleurs, vous avez un verrou de votre côté, comme la voyageuse... malade... en a un aussi du sien... Toute communication, à moins d'une entente préalable, est impossible entre les deux locataires... Vous n'avez besoin de rien ?

– D'un peu de sommeil seulement, comme le disait, tout à l'heure, M^{lle} Lischen... Nous sommes, ma sœur et moi, exténuées de fatigue !

– Votre sac de nuit et votre petit paquet sont restés dans mon bureau ; je vais vous les faire monter par la bonne...

Les deux misérables vendeuses de chair humaine redescendirent au premier étage et s'installèrent en le bureau pour traiter la question d'affaires.

En haut, dans leur chambre, cette chambre qui leur semblait si luxueuse, Victorine et Anna, couchées, bavardaient, avant de s'endormir :

– Anna, comment la trouves-tu, notre maîtresse d'hôtel ?

– Très bonne, très complaisante...

– Oui, très bonne, très complaisante, et, tout de même, elle me fait peur !

– Je n'osais pas te le dire... Eh bien, moi aussi, elle m'effraye !

– As-tu regardé ses yeux ? As-tu bien entendu sa voix ?

– Oui... oui... Les yeux ont de sinistres flammes, et la voix est dure, quoique cette dame cherche à l'adoucir !

– Pourtant, elle ne nous a dit que d'agréables choses ?

– C'est vrai... Nous sommes injustes !

– Très injustes !... Dormons !

Il y eut un silence ; Anna poussa doucement sa jumelle :

– Tu dors, Victorine ?

– Non... pas encore... Je songe...

– Et à quoi penses-tu ?

– À la même chose que toi, puisque, ayant les mêmes yeux, le même nez, la même bouche et la même chevelure, nous avons aussi les mêmes pensées !

– Alors, tu songeais à M^{lle} Lischen ?

– Un grand bonheur pour nous de l'avoir rencontrée !

– Mais...
 – Mais quoi ?
 – Peut-être cette vieille demoiselle est... moins franche qu'elle n'en a l'air...
 – C'est aussi mon idée, et j'en ai honte !
 – On ne commande pas à ses idées !
 – Ça ne fait rien, c'est mal !
 – Très mal !
 – Dormons, veux-tu ?
 – Je veux bien essayer encore de dormir... Mais, je ne pourrai pas !
 – Pourquoi, sœur ?
 – Vois cette grande glace qui brille au-dessus de nos têtes... Elle m'ennuie ! Elle m'intimide ! Elle me ferait presque rougir !... Pourquoi ?... Je l'ignore... C'est une impression, et, pas plus qu'à ses idées, on ne commande à ses impressions !
 – Éteins la lumière électrique... Tu ne verras plus la vilaine glace !
 – Craintive dans les ténèbres, je voulais un peu de jour... Il y en a trop... Mieux vaut le noir que la vision de la glace, et, du reste, ça doit coûter cher, la lumière électrique, et on la mettrait sur la note... Elle tourna le bouton de l'appareil.
 Maintenant, les deux sœurs dormaient.

Or, le lendemain matin, fraîches et reposées, Victorine et Anna se réveillèrent, à neuf heures.

Un gai rayon de soleil filtrait à travers les persiennes closes, et cependant nul bruit ne montait de la maison d'amour, et la maison semblait morte, tant le calme était grand, et comme ensevelie sous les clartés d'un astre sacrilège et joyeux.

Dehors, tout vivait. Des voitures roulaient ; on entendait les passants marcher et parler dans la rue et, de temps à autre, éclataient les voix des ambulants, tous les cris matinaux de Paris.

– Dieu ! qu'il doit être tard ! fit Victorine.

– Non, sœur... Personne ne bouge encore dans l'hôtel.

– Oui... mais dehors... Écoute !

Elles sautèrent à bas du lit et coururent à la fenêtre qu'elles ouvrirent ; mais, devant les persiennes résistantes, Anna eut un geste de surprise :

– Fermées ?... Elles sont fermées, avec un cadenas !... Et il y a des grilles !

– En effet, c'est étrange !

– Qu'est-ce que cela veut dire ?

– Le sais-je ?

– Il faut appeler la bonne !

– Oui, va ! Il n'y a pas de sonnette dans la chambre...

Anna essayait vainement d'ouvrir la porte cadenassée à l'extérieur :

– Fermée !... Fermée aussi !... Nous sommes donc prisonnières ?

Victorine, très inquiète elle-même, tâchait de rassurer l'autre :

– On va venir !... Nous demanderons des explications, et tu verras que tout ce qui t'effraye est très naturel... Habillons-nous et attendons... C'est le plus sage !

Les jeunes Lamiral s'aidaient mutuellement à lacer leurs corsets et à revêtir leurs robes.

Tout à coup, une femme, Angéla, entra, referma la porte derrière elle et mit la clé dans sa poche.

L'« institutrice » de la maison Brochon avait un peignoir de soie rouge, couvert de taches ; ses pieds nus claquaient en de mauvaises savates, et ses cheveux blonds, déteints et ébouriffés, retombaient autour d'un visage blafard, encore rougi de sommeil.

– Vous êtes la bonne de l'hôtel ? demanda Victorine.

– Je suis de la maison, mais je ne suis pas la bonne, répondit l'« institutrice », d'une voix éraillée.

– Alors, qui êtes-vous ?

L'autre rigola :

– Je suis ce que j'étais hier, ce que je suis aujourd'hui et ce que vous serez demain !

– Je ne vous comprends pas ?

– Bientôt, vous me comprendrez, mesdemoiselles !

Anna se révoltait :

– Allez chercher la maîtresse d'hôtel !... Nous voulons la voir !... Nous voulons lui parler !

– C'est elle qui m'envoie.

– Bien. Qu'avez-vous à nous dire ?

– Voyons, mes petites chattes, il ne faut pas jouer les grands airs avec moi... Je suis une bonne fille, et la preuve, c'est que l'on m'a choisie pour être votre institutrice. Cela vous étonne peut-être, mais c'est comme ça !

– Notre institutrice ? s'écrièrent ensemble Anna et Victorine.

– Mon Dieu, oui, et j'en ai éduqué bien d'autres ! Je suis chargée de vous initier.

– Cette femme est folle ! dit Anna. Je vais appeler les domestiques et la faire chasser de l'hôtel...

– Oh ! l'hôtel !...

L'« institutrice » poursuivait son boniment, malgré l'indignation des deux pauvres filles.

– Toutes mes jeunes élèves se fâchent d’abord, et puis, on se calme et on remercie cette bonne Angéla... Faut que vous soyez instruites, n’est-ce pas ? Eh bien, il vaut mieux que ce soit par moi que par cette rusée de baronne...

– La baronne ? fit Victorine, prise d’une curiosité de savoir où voulait en arriver l’étrange créature.

– Mais oui, la baronne... la dame qui vous a amenées ici.

– M^{lle} Lischen ?

– C’est kif-kif ! !

Anna grondait :

– Elle va venir... Elle nous l’a promis !... Et elle saura bien nous délivrer de vos insolences !

– Comptez là-dessus, mes biches ! Elle vous a assez vues, la baronne !

Et se rapprochant des deux jumelles qui s’éloignaient, honteuses du contact de cette femme qu’elles redoutaient, sans bien la comprendre encore :

– Biches, vous me faites l’effet de deux innocentes à qui on a besoin d’enseigner les premières lettres de l’alphabet. Savez-vous où vous vous trouvez, ici ?

– Mais, à l’Hôtel de l’Espérance, balbutia Victorine, rue de Provence.

– Rue de Provence, oui... mais pas à l’Hôtel de l’Espérance ; oh ! non !... L’Hôtel de l’Espérance est un peu plus loin, et de l’autre côté de la rue.

– Où sommes-nous, alors ?

– Dans un autre genre d’hôtel, plus rigolo...

Pâles et menaçantes, les vierges crièrent :

– Allez-vous-en !

– Sortez !

Et, elles bondirent vers la porte, heurtant à coups redoublés, et gémissant :

– Au secours ! Au secours ! Au secours !

Mais Angéla n’était pas méchante. Le désespoir des deux sœurs la frappa ; elle comprit tout ce qu’il y avait de pudeur révoltée, d’indignation tragique en ces victimes. Un remords lui vint de sa mission répugnante et destructive ; elle les plaignit ; elle en eut pitié. Elle s’avançait, très douce :

– Ne vous désolerez pas ainsi, mes chères petites demoiselles !... On s’y fait !...

– Ouvrez-nous cette porte ? Nous voulons sortir !

– Pauvres biches ! Quand j’ouvrirais cette porte, ça ne vous mènerait pas loin !.. Vous seriez tout de même prisonnières !... Elle vous tient, la Brochon, et elle ne vous lâchera pas, la sale macaque !

– Comptez là-dessus, mes biches ! Elle vous a assez vues, la baronne !

– Comptez là-dessus, mes biches ! Elle vous a assez vues, la baronne !

1. C’est la même chose.

– Au secours ! Au secours ! Au secours ! répétaient encore les vierges, éperdues.

Brusquement, à un appel de l’extérieur, Angéla ouvrit la porte, et les jeunes filles virent apparaître la tenancière.

– Eh bien, quoi ? On n’est pas sage ? hurla Élodie... On veut partir ?

– Oui, oui ! À l’instant même ! déclarèrent les sœurs Lamiral.

– Soit, mesdemoiselles... Mais, d’abord, réglez vos factures, vos dettes !

– Nos factures ?... Nos dettes ?... Bien, madame... Nous devons une nuit... la chambre...

– Et vos chemises ?... Et les peignoirs ?... Et tout le trousseau que M. Bugilat doit livrer aujourd’hui... Vous me devez cinq mille francs !

– Nous n’avons jamais commandé, tout cela ?

– La baronne... M^{lle} Lischen a commandé pour vous... en votre nom... Vous avez accepté... De plus, j’ai remis de l’argent à la baronne...

– Mais, c’est de la folie !

La Brochon agitait les papiers timbrés, en ayant soin de les tenir à distance, devant les yeux des Dijonnaises :

– Petites, reconnaissez-vous vos signatures ?

– Notre demande au Conseil municipal ?

– Ah ! bien, oui, votre demande au Conseil municipal !... C’est une reconnaissance en bonne et due forme des cinq mille francs que vous me devez pour fournitures, sans compter la galette que j’ai versée à la Stenberg.

– Une infamie !... C’est une infamie ! sanglotaient les malheureuses.

– Vous croyez ça ?

– Nous nous plaindrons à la police !

– Oh ! la police !... Et puis, pour cela, il faudrait que vous sortiez d’ici... et vous ne sortirez pas, entendez-vous bien, vous ne sortirez pas !... Je n’ai point envie de perdre mon argent !

– Que comptez-vous donc faire de nous ? interrogea hautement Victorine.

Des éclairs embrasèrent les yeux d’Élodie :

– Ce que je veux faire de vous ?... Je veux vous dompter, vous rendre souples et dociles !

Angéla qui, pendant toute cette scène, était demeurée à l’écart, vint supplier :

– Ayez un bon mouvement, madame ? Laissez-les partir, ces pauvres innocentes ?

La matrone rugit :

– Ah ! tu es là, toi !... C’est ainsi que tu les dresses ?

– J’ai fait ce que j’ai pu ! Renvoyez-les madame, renvoyez-les ?

Anna, défaillante, vacillait entre les bras de sa sœur.

– Comptez là-dessus, mes biches ! Elle vous a assez vues, la baronne !

– Comptez là-dessus, mes biches ! Elle vous a assez vues, la baronne !

Victorine crut que « la moitié d'elle » allait mourir :

– Vous la tuez !... Vous voyez bien que vous la tuez, madame ?

Mais, la Brochon haussait les épaules :

– Assez de jérémiades ! Ça ne mord pas avec moi !... De bon gré ou de force, vous resterez !

Et elle sortit, avec l'« institutrice », en fermant la porte au verrou,

Anna reprenait ses sens :

– La femme ?... Cette horrible gueuse ?... Partie ?...

– Oui, descendue...

– Elle consent à nous laisser aller ?

– Plus que jamais, nous sommes ses prisonnières !

– As-tu compris, toi, as-tu deviné... ce qu'elle exige de nous ?

– J'ai compris, dit tristement Victorine.

– Alors, nous sommes perdues ?

– Hélas !

– Que faire ?

Victorine regarda longuement sa sœur, la tenant enlacée, la serrant contre sa poitrine :

– Que faire, ma chérie ? Mourir, si, d'ici à ce soir, nous n'avons pas trouvé le moyen de nous évader de cette maison.

– Mourir... avec toi ?

– Toutes deux !

– Je suis prête ! Mais... je ne voudrais pas souffrir...

– Tu ne souffriras pas, ma sœur... Nous nous endormirons côte à côte, et nous ne nous réveillerons plus...

– Tu as donc du poison ?... Un narcotique puissant ?

– Non... Tu verras !

Et, toute la journée, ce fut pour les deux jumelles des alternatives de désespérance et de joie. Un moment, elles crurent pouvoir se faire entendre des passants à travers les volets clos et capitonnés de la fenêtre : en vain, elles crièrent ; leurs voix ne purent arriver au dehors, bien que les bruits de la rue parvinssent directement jusqu'à la chambre.

Elles tentèrent d'attendrir, en lui offrant toute leur richesse – cent francs et leurs bagages – la servante qui leur apportait un repas, auquel ni l'une ni l'autre ne voulurent toucher.

La bonne disparut, en se moquant des prisonnières.

Le soir, la maison se remplit, comme la veille, de joyeuses rumeurs.

Anna et Victorine tressaillaient à ces bruits qui les inquiétaient si peu, la veille, lorsqu'elles se croyaient en sûreté à l'Hôtel de l'Espérance.

Vers minuit, Victorine interrogeait sa sœur :

– Le moment est venu, Anna... Es-tu prête ?

– Oui !

Elles dirent leurs prières, un appel à Dieu, à la Vierge, à leurs morts ; Victorine éteignit la lumière électrique et ouvrit, sans les allumer, tous les robinets du gaz.

Les jeunes Lamiral s'allongèrent sur la litée, et, en la chambre pleine de miasmes délétères, une voix douloureuse murmurait :

– Souffres-tu, Anna ?

– Non, pas trop... J'étouffe un peu... Je sens que ça va finir ! Au revoir, ma sœur... là-haut !... au ciel !

Sous une rude poussée, la porte donnant dans la chambre voisine avait cédé, et, Angéla courait vers les mourantes.

Heureusement, elle arrivait sans lumière : à la moindre flamme, tout aurait sauté ; mais la grosse et brave luronne reniflait là-bas, depuis un moment, les odeurs du gaz, et elle en connaissait les dangers.

– En voilà des bêtises ! cria-t-elle, en établissant un violent courant d'air... Oh ! mes pauvres chéries !

Les deux sœurs revenaient à elles.

Victorine interrogea faiblement, comme en un rêve :

– Qui est là ?... Que voulez-vous ?

Et l'autre dit, plus bas encore :

– Pourquoi nous empêcher de mourir ?

Mais Angéla, vibrante d'émotion, les secouait :

– Mesdemoiselles... mesdemoiselles, réveillez-vous !... C'est moi, Angéla, vous savez bien, votre « institutrice » de tantôt ?... Je viens vous sauver et vous aider à sortir de la boîte !

– Vous ne nous trompez pas ?... Vous ne nous dites pas cela pour vous moquer encore de deux malheureuses ?

L'« institutrice » faisait jouer un appareil électrique, et elle exposa, en pleine lumière :

– La vie que je mène, et à laquelle on voudrait vous contraindre, vous semble horrible, et, moi, elle me va !... Ce matin, j'ai eu tort de blaguer, de mentir, mais c'était dans mon rôle d'« institutrice »... Or, maintenant, vous m'avez émue, et vous m'êtes sacrées !... Demain soir, mesdemoiselles, vous serez libres !... Pas avant, hélas ! car il me faut travailler à votre délivrance !

– Vous êtes donc libre, vous, mademoiselle ?

– Une fois par mois, et justement demain, c'est mon jour de sortie..

Alexis, mon p'tit homme, viendra me cueillir, et j'irai chez la princesse !

– La princesse... Quelle princesse ?

– Oh ! une grande dame, jeune, riche, et bien belle, courageuse...

Et gaîment :

– Donc, tenez-vous tranquilles et comptez sur Angéla... C'est une rouleuse, tout ce qu'on voudra, et c'est tout de même, une bonne fille !

Maternelle et charmante, elle bordait le lit des malheureuses :

– Vous allez mieux, petites ?... Vous n'êtes plus malades ?... Vous me jurez de manger, de boire, de ne plus attenter à vos jours ?... Bien !... Foi d'Angéla, demain soir, vous pourrez dire adieu à la boîte !... C'est la mère Brochon qui ne sera pas contente, oh ! non ! Mais, je m'en f... ! L'« institutrice » s'esquiva et rentra dans sa chambre, laissant Anna et Victorine gagnées à l'espoir.

6

Claude Mathieu, le « François Denis », la « Terreur de Montparno », abandonnait parfois son agence, rue Notre-Dame-des-Victoires, et s'en allait retrouver les « aminches¹ ».

Or, ce matin-là, il avait promis d'assister à un déjeuner offert par un de ses employés, le Môme-Goupin, en l'honneur de la Vrille.

À onze heures précises, fraîchement rasé, vêtu d'un complet de drap noisette et coiffé d'un-haut-de-forme, le mari de Catherine arrivait, boulevard de la Villette, au Goujon Tricolore, dans le cabinet où l'attendaient, parmi des apéritifs nombreux et divers, le Môme, le Beau-Nénesse, Rose Boursin, dite La Vrille, et la Betterave.

La Terreur, qui venait d'absorber sa deuxième absinthe, frappa du poing sur la table :

– Nom de D... ! On ne baffre donc jamais ici ?... J'ai l'estomac dans les arpions² !

– C'est que, voyez-vous, Terreur, nous attendons encore du monde, répondit Eugène.

– Du monde ?... Qui ça ?

– Un môssieu et une dame !

– Et comment qu'y s'appellent, ces types-là ?

– Tu-Parles et Angéla.

– Inconnu au bataillon... Tu-Parles !

– Oh ! un rupin !

– Possible ! Mais, dis-moi son nom, son vrai nom, pour voir un peu si j'ai sa figure dans les yeux ?

– Alexis Parigot.

– Où l'as-tu connu ?

– Ici, chez la Limace... C'est lui qui a peint l'enseigne : le Goujon, avec la queue bleue, le ventre blanc et la tête rouée.

– Donc, il travaille ?

– Oui... quand ça lui prend !... Mais il aime mieux faire la noce... il va aux Courses.

– Et... il grinche³ ?

– Crois pas, encore... Grâce à des bons conseils, ça viendra, pour sûr...

1. Amis. 2. Les *arpions* désignent les pieds en argot. Claude Mathieu est affamé.
3. *Grincher* signifie « voler, dérober ».

Je l'ai invité avec sa typesse, une nommée Angéla, qui est chez la Brochon.

– V'là les autres ! cria le Beau-Nénesse, qui guettait au vitrage.

– Pas besoin de leur dire que je représente une « Terreur ! » ordonna le placier de la Société Stenberg et Trimardon.

– Voulez-vous que je leur colle que vous êtes mon père ? dit Rose.

– Ou notre proprio ? fit Ernest.

Alexis Parigot, en bourgeron¹ bleu, pantalon de velours gris à côtes, et casquette de soie noire à large visière vernie, une cigarette derrière l'oreille, s'avancait, escorté d'Angéla.

La pensionnaire de la Brochon avait endossé sa plus magnifique toilette de sortie : robe de faille² verte, collet de drap brique, gants de Suède³ blancs, et chapeau au sommet duquel, en une avalanche de fleurs champêtres, un loriot⁴ déployait ses ailes jaunes.

Elle bondit vers la Betterave et la Vrille et les embrassa :

– Hein, ça va toujours le turbin⁵, sur le boul' extér, la Betterave ?

– À peu près.

La porte vitrée s'ouvrit, et la Limace, une vieille guenon, en robe et fichu de laine, traînant la savate, entra, apportant dans un panier du cervelas, du miroton⁶, un gigot rôti, une plâtrée de haricots et une salade.

Elle avait disposé le tout sur la table, et avant de s'éloigner, elle allongeait vers la compagnie son blair⁷ en lame de sabre :

– V'là l'fricot⁸, mesdames et messieurs !... J'vas vous envoyer le liquide !... Rigolez bien, mais pas trop fort... J'ai une malade dans la chambre, au-dessus de vos têtes...

Un formidable juron de Claude Mathieu chassa la patronne du Goujon Tricolore ; et, comme une fille de service avait apporté les bouteilles, on prit place à table.

Dès le cervelas et le miroton, Angéla déclarait :

– Mes enfants, vous êtes gentils, rigolos... Je vous aime bien, mais, au dessert, je vous lâche !

– Tu f'ras pas ça ! glapit Ernest Lampier, lui entourant la taille, comme pour la retenir... Je t'ai ! Je te garde !

Un éclair passa dans le regard d'Alexis.

– Et le café ? Et le pousse-café⁹ ? Et ta rincette¹⁰ ? fit le placier de la rue Notre-Dame-des-Victoires, en emplissant les verres d'un piccolo¹¹ bleu.

1. Courte blouse de toile que portent pour certains travaux les ouvriers et les soldats.
2. Étoffe de soie ou de rayonne. 3. Gants en cuir dont le côté chair est à l'extérieur.
4. Petit oiseau. 5. Travail. 6. Plat de bœuf bouilli servi généralement avec une sauce aux oignons. 7. Nez. 8. Viande en ragoût. 9. Alcool que l'on boit à la fin d'un repas, après le café. 10. Petite dose d'eau-de-vie que l'on verse dans la tasse à café qu'on vient de vider et qui suit le pousse-café. 11. Vin de qualité médiocre.

– Vous licherez¹ sans moi... D'ailleurs, aujourd'hui, je ne veux pas me saouler !

La Betterave demanda :

– Comment ! tu es forcée de rentrer si tôt que ça ?

– Je vais à la campagne !

– À la campagne !... Où ça, à la campagne ?

– À Vanves.

– À Vanves, lança la Vrille, mais c'est le pays des blanchisseuses !... Dis donc, Géla, si tu t'établis, faudra me le dire, je te donnerai mon linge, quand je serai une grande horizontale...

– J'ai un rendez-vous... Il faut que je sois là-bas à quatre heures.

– Avec qui ?

– Avec une princesse !

Eugène s'esclaffait :

– Avec une princesse ? Oh ! là là ! Laissez-moi me tordre !... On la connaît, ta princesse !... Elle porte un pantalon rouge et un képi galonné !... Il y a un fort à Vanves !

Il y eut entre Alexis et Ernest une scène de jalousie bruyante et comique.

La Limace passa son blair d'animal dans l'entre-bâillement de la porte :

– Dites donc, vous autres, un peu moins de boucan... Vous savez bien que j'ai une malade, là-haut, dans une chambre ?

– Asseyez-vous dessus ! gronda la Terreur de Montparno.

Angéla s'interposait :

– C'est peut-être vrai qu'il y a là-haut une personne souffrante...

– Eh bien, dit le Môme, tant pis pour elle !... Quand on n'est pas en santé, on ne vient pas bâcher² au-dessus des gens qui font la noce !

Cette saillie d'Eugène amena des rires, et la gaîté redoublait entre des gestes et des phrases obscènes.

Mais l'« institutrice » de la maison Brochon ne perdait pas de vue la pendule.

– T'es bien pressée de te cavalier ? dit Rose.

– Oh ! J'ai le temps ! Mon rendez-vous n'est que pour quatre heures...

– Alors, c'est pas une blague, l'histoire de ta princesse ?

– En veux-tu la preuve ?

– J't'écoute !

Déjà, la grosse blonde avait tiré de sa poche un « petit bleu³ », et elle le tendait au mari de Catherine :

– Voyez, lisez... C'est la réponse à une dépêche que j'ai envoyée, ce matin... Je l'ai reçue, tout à l'heure, avant de sortir de la boîte.

1. Boirez. 2. Loger. 3. Télégramme.

Solennel, La Terreur de Montparno lisait :

Vanves-Paris. À mademoiselle Angéla Tessier, maison Brochon, rue de Provence.

La princesse de Mabran-Parisis entendra avec intérêt la communication que M^{lle} Angéla Tessier désire lui faire.

M^{me} de Mabran-Parisis sera chez elle, aujourd'hui, quatre heures, en son château de Vanves.

Amélie.

– Espatrouillant¹, tout de même, une princesse, une vraie princesse, qui échange des télégrammes avec une pensionnaire de la mère Élodie ! lança la Terreur, en rendant le « bleu » à la maîtresse de Tu-Parles.

– Et comment que tu l'as connue cette grande dame, pour que vous soyez si bien ensemble ? interrogeait le Beau-Nénesse.

– Comme on connaît les anges !

Alors, repoussant le verre que la Terreur lui offrait, la pensionnaire de la maison Brochon commença :

– L'hiver dernier, j'étais à l'hôpital, pour une pleurésie... Je grelottais la fièvre, seule, abandonnée... Je croyais que j'allais mourir... Les sœurs accomplissaient leur devoir... mais elles savaient ce que je faisais... à l'extérieur... et elles me lorgnaient² un peu de travers... Un matin, en ouvrant les yeux, je vis, debout, à côté de mon lit, une jeune et belle dame, très simplement mise... Ni bijoux, ni rien d'aveuglant !... Mais elle avait l'air si bon, si doux, et ses yeux rayonnaient d'une pitié si touchante que, moi, je croyais rêver !... Jamais, personne, avant elle, ne m'a regardée ainsi !

– Je parie un rond que c'était la princesse ? dit la Betterave, empoignée.

– Oui, c'était la princesse ! Elle se pencha vers moi et me demanda si je souffrais beaucoup... Si je souffrais ?... Oh ! oui, je souffrais le martyr !... Je ne pouvais dire un mot, sans tousser !... Cependant, je voulus lui répondre pour la remercier de sa bonté... Elle m'arrêta d'un geste, et ce fut elle qui parla... Elle aussi connaissait mon existence... ma boue... Au lieu de me blâmer, elle eut l'air de me plaindre, de comprendre, de deviner que ce n'était pas absolument de ma faute...

– Et puis ? questionnait Rose.

– La belle dame me supplia de devenir honnête, et me promit, avec son bon sourire, de s'occuper de moi, de me donner du travail, de me protéger, de me secourir, si je voulais lui jurer de changer d'existence...

– Et, turellement³, t'as pas juré ?

– Non, j'ai pas juré, parce que je ne voulais pas lui mentir.

– La princesse a remporté un four, quoi ?

1. Épatant, admirable. 2. Regardaient. 3. Naturellement.

– Oui !... Mais, elle est partie, toujours souriante, en me disant de réfléchir, et de venir la trouver à son château de Vanves, si j'avais besoin d'elle...

– Eh ! hue donc ! chantonna la Vrille.

Plus douce, La Betterave hasardait :

– T'as besoin d'elle aujourd'hui, que t'y vas ?

– Oh ! pas pour moi !... Pour de pauvres filles, bien malheureuses, qui ne l'ont pas dans la peau, ni dans le cœur, elles, la rigolade !... Il est temps que je me cavale !... À la revoyure¹, les aminches !...

Après le départ d'Angéla, la noce marchait de plus belle, et comme toute noce qui se respecte ne peut se passer de chansons, la Terreur entonna : *La Ballade du Communard* (V. *Les Derniers Scandales de Paris*. – Livre XXIV) ; puis, le Beau-Nénesse roucoula le *Chameau*, une ordure nouvelle du théâtre des Mille-Beautés ; tous les assistants vomissaient le refrain en chœur, les cuillers, les fourchettes et les couteaux heurtant les verres.

Plusieurs coups vivement frappés sur le plancher de l'étage supérieur retentirent au-dessus des ivrognes.

– V'la la malade qui me coupe ! dit l'ex-figurant au théâtre des Batignolles.

Rose hurla :

– Je paye, et nous sommes chez nous !

Et au chanteur :

– Vas-y !

Le Beau-Nénesse allait continuer, mais, brusquement, parut la Limace, suivie d'une autre femme.

– Georgette ! Nom de D... ! C'est Georgette ! cria Mathieu, en bondissant vers la jeune ouvrière.

– Fleur-de-Paris ! dirent ensemble le Beau-Nénesse, le Môme-Goupin et la Vrille.

La Terreur de Montparno était gris, mais contrairement à l'absinthe qui, au troisième verre, l'affolait, le vin, au cinquième litre, le rendait sentimental.

Georgette Lagneau, épouvantée, voulait fuir, mais l'hercule la tenait par les deux mains :

– Ah ! c'est toi, la gosse ? C'est bien toi ?... Faut que je te bise !

– Non ! non ! Laissez-moi ! Laissez-moi ! glapit l'ex-adorée de César Brantôme, cherchant à se dégager.

La Limace intervint :

– Voulez-vous bien la lâcher, cette jeunesse, sale renifleur ?

Mathieu repoussa la logeuse d'un coup de reins :

– F...-moi la paix !... Cette jeunesse, c'est ma fille !

1. Au revoir.

Et doucement, à M^{lle} Lagneau, en abandonnant la prise :

- Alors, tu loges ici, Georgette ?
 - Oui... Je loge ici.
 - Avec Catherine ?
 - Oui, avec ma mère.
 - Je la croyais à l'hôpital, et toi à Saint-Lazare ?
 - Je ne suis pas allée à Saint-Lazare... Au dépôt de la Préfecture, on a reconnu que l'agent des mœurs s'était trompé... On a fait prendre des renseignements sur moi, rue du Mont-Cenis et chez M^{me} Gerbaud, ma patronne, et on m'a relâchée... Quant à maman, dès que je l'ai pu, je l'ai retirée de Lariboisière¹... Nous sommes venues ici, où nous avons vécu quelque temps, avec l'indemnité de la Compagnie générale des voitures... On nous a offert une petite somme pour notre désistement, et nous l'avons acceptée, sans savoir que la justice eût accordé, vu le malheur, bien davantage... Maintenant, nous crevons de misère !
 - Tu ne travailles donc pas ?
 - Impossible de trouver de l'ouvrage !... M^{me} Gerbaud ne veut plus de moi, à cause de mon arrestation...
 - Mais, puisqu'il y avait, erreur, mam'selle Fleur-de-Paris ? osa le Môme-Goupin, du fond de la chambre où il s'était, discrètement retiré avec la Vrille et le Beau-Nénesse.
 - Puisqu'il y avait erreur ? répéta la Betterave, toujours à table.
- Un sourire attristait – car il y a de tristes sourires ! – les lèvres de l'honorable modiste :
- J'avais passé par la Préfecture, et cela suffit pour M^{me} Gerbaud !

On ne reconnaissait plus Claude Mathieu ; il semblait doux et tendre, et on eût dit vraiment que son cœur s'ouvrait devant les malheurs de Georgette ; il n'en était rien, hélas !... La Terreur de Montparno se souvenait du proverbe : « On ne prend pas les mouches avec du vinaigre », et il demanda, onctueux :

- Vrai, elle est bien malade, ma Catherine ?
- Si malade que, sans les bons voisins qui me sont venus en aide pour la soigner, ma pauvre mère serait déjà morte !
- Oh ! la crème des crèmes, M. et M^{me} Lenoir ! dit la logeuse...
- C'est pour nous demander le silence, n'est-ce pas, Georgette, que tu es descendue ? s'informa le placier de la rue Notre-Dame-des-Victoires...
- Le bruit fait mal à ma mère... Mais si j'avais su...
- Que j'étais là... tu ne serais pas entrée ?
- Non !
- Dirige-moi, fit-il, je veux voir Catherine.

1. Hôpital parisien construit au XIX^e siècle et inauguré en 1854.

Elle lui barra le passage :

- Non ! Vous la tueriez !
- Et, avec un navrant sourire :
- Du reste, nous n'avons plus rien chez nous qu'on puisse prendre ! Claude Mathieu n'insista pas ; et comme Georgette se retirait, il dit, plein de douceur :
 - Encore un mot, la gosse ?
- M^{lle} Lagneau s'arrêta, et entendit ces paroles :
- J'ai eu des torts envers vous... de grands torts !... Mais, aujourd'hui, la gosse, ton père n'est plus le même homme !... Il travaille !... Je suis à la tête d'un bureau de placement, et je fais honneur à mes affaires !... Viens me voir, Georgette... Je connais beaucoup de monde et je saurai bien, moi, te trouver de l'ouvrage !
 - Oh ! si je pouvais vous croire ! s'écria la jeune fille, se laissant prendre aux allures doucereuses du placier.
- La logeuse s'enthousiasmait devant la Terreur de Montparno :
- En v'là un de brave homme !
 - Il est épatant ! glissa Eugène à l'oreille du nouveau figurant des Mille-Beautés.
- L'ex-domestique du marquis Valentin, endosseur de l'œuvre de ce *gentleman*, disait à Fleur-de-Paris :
- Viens me voir, un de ces jours... Qu'est-ce que tu risques ?
- Georgette répondit :
- Soit. J'irai ; mais, si vous me trompiez, vous seriez le dernier des misérables !
 - Je demeure rue Notre-Dame-des-Victoires... À l'agence, tu demanderas le directeur, M. François Denis... J'ai changé de nom, comme j'ai changé de caractère...
- Il tira un louis de sa poche, et le tendant à la pauvre modiste :
- Prends !... Ça t'aidera toujours un peu ?
- Fleur-de-Paris hésitait ; il insista :
- Mais, prends donc ! C'est de bon cœur, ma gosse !
- Quand Georgette se fut éloignée, emportant le louis paternel, Eugène interpella, aimable, la Terreur de Montparno :
- Un saladier de « linspré » (champagne), maître ?
 - Oui, tout de même ! J'peux pas refuser ça... Mais, vous savez, pas de potin¹ ! Pas de chambard² !... Il ne faut pas embêter Catherine !

1. Bruit, tapage. 2. Vacarme.

7

Deux magnifiques chevaux de selle, maintenus par un *groom*, piaffaient en la cour du château de Vanves.

La princesse Amélie de Mabran-Parisis descendait les marches du perron monumental, suivie de M. Gérôme, son intendant, un vieillard respectueux.

Grande, svelte et blonde, avec des yeux noirs bleutés, un nez droit, bien modelé, aux narines roses et frémissantes, une bouche dont l'arc sévère indiquait une énergie virile que tempérait la grâce d'un joli sourire, la princesse Amélie était vêtue d'une amazone¹ de drap bleu, coiffée d'un petit tricorne noir Louis XV, chaussée de bottes vernies éperonnées d'or, gantée à la Crispin² et tenait, dans sa main nerveuse, une cravache à pomme d'émeraude. Elle s'arrêta sous la véranda et dit à son intendant :

– M. César est-il au château ?

– Non, madame la princesse... M. Brantôme travaille dans le pavillon du parc.

– Gérôme, vous êtes certain d'avoir mis dans la dépêche adressée à cette pauvre fille que je l'attendais à quatre heures ?

– Parfaitement, madame la princesse.

– Si elle arrive, pendant mon absence, vous la ferez attendre... Vous n'oublierez pas d'envoyer, à cinq heures, le landau à la gare pour prendre mes invités...

– Sa Grandeur l'archevêque de Bourges ?

– Oui, M^{gr} Glandoz... et M^{me} Thérèse Alban, accompagnée de sa... d'une jeune fille... Vous irez vous-même les recevoir.

– Oui, madame la princesse.

– Du reste, dans moins d'une heure, je serai de retour...

Elle allait sauter à cheval ; l'intendant, déjà sur les hauteurs de marbre, la rappela :

– Je crois que j'aperçois là-bas, au bout de l'allée, la personne... isolée... que madame la princesse désire voir...

1. Tenue équestre féminine composée d'une longue jupe ou d'une longue robe étroite, boutonnée par le devant. 2. Avec des manchettes de cuir épais cousues aux gants, comme en portait le valet de comédie Crispin, personnage de théâtre des XVII^e et XVIII^e siècles.

M^{me} de Mabran-Parisis remonta les marches et vit, très loin encore, arrivant d'un pas indécis, à travers les arbres, la pensionnaire de la maison Brochon.

Angéla s'avavançait lentement, honteusement.

– Pauvre fille ! murmurait la jeune et douée veuve, elle a peur de moi... Je n'ai pourtant que de bonnes et consolantes paroles à lui dire !

La princesse Amélie donna l'ordre à son *groom* d'attendre avec les bêtes et rentra au château, où elle passa dans un boudoir attenant au grand salon pour y recevoir sa visiteuse.

En bas du perron de la superbe demeure, Angéla fit halte, saisie de respect, à la vue de Gérôme qui, debout, la toisait, ironique.

Cet homme à la chevelure argentée, en habit noir à la française et cravaté de blanche batiste, lui en imposait.

Elle balbutia :

– Monsieur, je suis Angéla Tessier... M^{me} la princesse de Mabran-Parisis m'a fait l'honneur de m'envoyer une dépêche... et je viens...

Dans le hall que l'intendant lui montrait d'un geste, la pensionnaire de la maison Brochon se trouva en présence d'une demi-douzaine de valets de pied en livrée vert et or.

Conduite par le premier valet de chambre, Angéla traversait une enfilée de salons dont la splendeur royale ne fit qu'augmenter son trouble, et elle arriva devant l'hôte auguste de ces lieux.

La princesse, assise en un haut fauteuil, la regardait venir de son regard de miséricorde et de presque surhumaine lumière, et comme la fille demeurait inerte sur le seuil du boudoir, elle dit gentiment :

– Veuillez entrer et prendre un siège, mademoiselle...

Or, l'« institutrice » de la maison Brochon se retourna, pour voir si ce n'était pas à une autre personne que la grande dame s'adressait, et, ne voyant aucune autre visiteuse dans le salon, elle obéit machinalement, mais prit, au lieu du fauteuil désigné, une chaise.

De sa voix tendre, chaude, pleine de vibrations harmonieuses, Amélie commença :

– Mon enfant, vous m'avez envoyé une dépêche pour me demander de vous recevoir... Je me suis empressée de me rendre à votre désir... Parlez... C'est avec le plus grand intérêt que je vous écoute...

Jamais Angéla ne s'était sentie aussi émue, jamais paroles si douces, excepté celles prononcées, une fois, à l'hôpital, par cette même grande dame, n'avaient vibré à ses oreilles et à son cœur ; et cette fille éprouvait la sensation de se trouver en un endroit religieux qu'elle souillait de sa présence – devant une idole.

Et elle restait là, les yeux au parquet, toute rouge, sans la force d'articuler un mot.

– Ne tremblez pas ainsi, mon enfant, reprit la châtelaine.... Si vous êtes venue, c'est que probablement vous souffrez... que vous avez besoin de moi, et l'on a dû vous dire que la princesse de Mabran-Parisis savait comprendre toutes les douleurs...

– Vous m'avez déjà dit cela vous-même, madame la princesse, fit Angéla, dominant les battements de son cœur.

– Moi ?

– Oui, un jour, à Lariboisière, alors que j'étais sur le point de mourir !

– Je me souviens et je vous reconnais maintenant... Vous êtes cette malheureuse fille qui, en danger de mort, a eu le triste courage de me faire l'apologie de ses débauches, la franchise de m'avouer qu'elle aimait sa vie de honte et que jamais elle ne consentirait à en changer !

– C'est bien moi, madame la princesse, déclara la pensionnaire de la maison Brochon, les yeux toujours baissés, et, tout de même, vous êtes partie, en m'autorisant à vous écrire...

– Oui, s'écria, radieuse et triomphante, M^{me} de Mabran-Parisis ; oui, je vous ai dit de m'écrire, de venir me trouver, si jamais le repentir entrerait en votre âme... Et vous m'avez écrit ! Et vous êtes venue !... C'est donc que vous voulez changer d'existence... sortir enfin de votre boue et accepter une vie de travail – oh ! pas trop dure ! – et d'honneur que je saurai vous faire, si vous êtes bien décidée à renier votre passé et à ne jamais vous en souvenir ?

Angéla eut un geste embarrassé :

– Je vous en conjure, madame la princesse, ne parlons pas de moi ! Il est des taches qui ne s'effacent pas... Madame la princesse, si, ce matin, je vous ai envoyé une dépêche pour vous demander humblement de me recevoir, c'était pour venir vous supplier, avec toute mon âme, de sauver deux jeunes filles, deux anges d'innocence, ignoblement vendues par une marchande de femmes à la maison à laquelle j'appartiens.

Et, à genoux, tout en larmes, les mains jointes :

– Madame, elles mourront de honte et de désespoir ou se tueront, comme elles ont déjà essayé de le faire, si vous, si bonne, si grande, si généreuse ; si vous, qui pouvez tant de choses, ne venez pas à leur secours ?

Relevée par M^{me} Amélie, l'« institutrice » exposa ce qui s'était passé entre elle et les blondes Dijonnaises, et la présidente honoraire de la Société : l'Amie de la Jeune fille, lui dit, émue :

– Et vous, Angéla ?

L'autre balançait la tête :

– Madame, j'aime mieux être encore franche avec vous. J'aurais beau vouloir devenir honnête comme vous l'entendez, car je le suis, et ferme, à ma manière, je ne pourrais jamais y réussir !... Ne nous occupons donc plus de moi et parlons d'elles, voulez-vous, madame ?

– Le nom de ces jeunes filles ?

– Anna et Victorine Lamiral.

– C'est bien... Je vous remercie.

– Et que dois-je leur dire ? fit anxieusement Angéla.

– Dites-leur d'espérer !

– Mais, demain, il ne sera plus temps, madame la princesse ?

M^{me} de Mabran eut un éblouissant sourire et répéta :

– Dites-leur d'espérer !

Angéla exécutait une humble révérence ; la fondatrice et présidente honoraire de l'œuvre que dirigeait M^{me} Alban la conduisit vers une baie grande ouverte, sur la campagne, et lui montra dans les lointains ombreux une immense construction dont les blancheurs resplendissaient au soleil, parmi les verdurees :

– Dans cette maison que vous voyez là-bas, mon enfant, habitent heureuses et régénérées, de pauvres filles qui, comme vous, vivaient dans la dépravation, l'angoisse et la honte !... C'est là que je désire vous voir un jour !... Voulez-vous me promettre de faire tous vos efforts pour me donner cette joie ?

Et la prostituée, ravie, dominée, tremblante, murmura en le bouleversant de son être :

– Eh bien, oui, madame, je vous le promets... mais, hélas ! je me connais... et j'ai peur !

Heureuse de la mission accomplie, Angéla rejoignit son amant, Alexis Parigot, qui l'attendait en un hôtel, à Vanves.

La princesse Amélie venait de monter à cheval et, suivie de son *groom*, elle s'élança dans le parc.

Pendant un quart d'heure, elle galopa, abandonnant les larges et correctes allées pour les sentiers broussailleux, sautant les fossés, la rivière, franchissant les obstacles, se grisant de plein air.

Soudain, comme la grande dame arrivait à l'extrémité du parc, elle descendit de cheval, et confiant sa monture au *groom*, se dirigea à pied vers la maison d'un de ses gardes, voisine d'une petite porte percée dans le mur d'enceinte et donnant sur la route.

Or, cette porte était ouverte et, en l'encadrement, on voyait, debout, une femme vêtue d'un costume de paysanne aisée, le regard inquiet, chercheur.

M^{me} de Mabran-Parisis toucha légèrement la villageoise du bout de sa cravache :

– Jeanne, vous attendiez votre mari ?

– Ce n'est pas mon mari que j'attends, gronda la femme du garde... Lambard fait sa tournée, dans sa vente... C'est elle !... C'est cette misérable, cette gueuse de Paulette !

– Votre fille ! Ah ! comment pouvez-vous en parler ainsi ?
 – C'est vrai... Madame la princesse ne sait pas... Madame ne peut pas savoir...
 – Je sais tout !... Paulette est venue me trouver, ce matin, et m'a fait sa confession... Pauvre Paulette ! Votre mari l'a battue ! Vous l'avez chassée !... Jeanne, c'est mal !
 La femme du garde se dressa :
 – Oui, je l'ai chassée ! Elle va venir, m'a-t-on dit, chercher ses hardes !... Eh bien, qu'elle vienne ! Je l'attends pour les lui jeter sur la route, car je ne veux pas qu'elle remette les pieds dans notre maison ! Elle la salirait !
 – Il faut lui pardonner, Jeanne ?
 – Lui pardonner, madame la princesse ? Jamais !... Qu'elle aille retrouver le père de son enfant !
 – Jeanne, vous devez pardonner à votre fille et réprimer votre légitime indignation envers elle pour la mieux guider... Paulette est plus malheureuse que coupable !... Le véritable criminel, c'est l'homme qui, au mépris de sa jeunesse, de sa naïveté, de son innocence, a lâchement abusé d'elle et l'a abandonnée...
 – Mais, madame, c'est le déshonneur pour nous... Tout le monde nous montrera au doigt !
 – Les braves gens vous approuveront, car je dirai partout que ce que vous avez fait est juste et humain... Vous me promettez, Jeanne, de pardonner à votre malheureuse fille ?
 La Lambard murmura :
 – Oui, à elle, peut-être !... Mais à l'enfant... à l'enfant de la honte ?... Jamais !
 – Celui-là sera faible, impuissant, il n'a pas demandé à venir au monde, et il y aurait crime à faire retomber sur lui la faute d'un autre ! Voyons, Jeanne, quand il vous tendra ses petits bras, et qu'il vous appellera « grand'maman », aurez-vous le courage, la barbarie de ne pas le voir, de ne pas l'entendre ?... Oh ! Non !... Je vous connais, je sais votre tendre cœur, sous la chair un peu rude ; vous le serrerez contre votre poitrine ; et, ma bonne vieille, vous deviendrez jalouse de ses baisers !
 – Oui... oui... bégaya la Lambard.
 Et, tout à coup, fondant en larmes, elle étendit les bras, comme pour y recevoir la victime d'un misérable :
 – Qu'elle vienne !
 La princesse Amélie glissa deux pièces d'or entre les mains de la campagnarde :
 – Voici pour la layette...
 Joyeuse, M^{me} de Mabran remontait à cheval, et la campagnarde, moins lugubre, demeurait sur la route.

Brusquement, une femme vêtue d'un costume tailleur en lainage gris, et portant une mantille¹ noire qui lui couvrait la tête et dissimulait entièrement son visage, se dressa devant la gardienne du parc.
 Non loin de là, une autre femme, enveloppée d'un manteau noir, veillait.
 La dame à la mantille demanda, d'un ton impérieux :
 – C'est bien ici la propriété de M^{me} la princesse de Mabran-Parisis ?
 – Oui, madame, répondit Jeanne, troublée par cette apparition subite.
 – Et c'est la princesse qui vous parlait tout à l'heure ?
 – Elle-même, oui, madame.
 – Merci... Maintenant, un renseignement... nouveau...
 – Je suis à vos ordres.
 – Vous connaissez M. César Brantôme ?
 – Très bien !... Ce monsieur est au château depuis quelques jours.
 – Il est le seul invité de la princesse ?
 – Pour le moment, oui.
 Alors, l'inconnue prit un billet de cent francs dans sa poche et, le tendant à la femme du garde :
 – Prenez... et répondez.
 – Il me semble que je ne fais que ça, madame !
 – Oui... à des questions banales... Ce que je veux connaître encore... est plus délicat...
 La femme du garde repoussa le billet bleu :
 – Apprenez, madame, que je ne suis pas à vendre !... Interrogez si vous voulez ; moi, je verrai si je dois répondre à vos questions.
 Mais, l'autre la saisit par un bras, dardant sur elle l'éclair de son regard, à travers la mantille :
 – M. César Brantôme est l'amant de la princesse de Mabran-Parisis, n'est-ce pas ?... Vous appartenez au château... vous devez le savoir ?
 – C'est un mensonge, un abominable mensonge !
 – Chut !... Vous aimez bien votre maîtresse ! Vous êtes une brave femme !... Je m'amusaï !...
 – Ces amusements ne me vont pas !... Et c'est tout ?
 – Je désirerais parler à M. César Brantôme.
 – La grille d'entrée du château est à cinq cents pas d'ici... Vous la rencontrerez, en longeant les murs...
 – Cette porte basse ne donne-t-elle pas dans le parc ?
 – Oui.
 – Puis-je y passer ?
 – Non !

– M. Brantôme est mon parent ; il se fâchera, et vous aurez des ennuis avec M^{me} la princesse, si vous ne m'évitez pas la longueur des chemins ?

– Alors, passez, madame.

– Le château se trouve ?

– Sur la gauche, au bout de la troisième avenue... mais M. César Brantôme, à cette heure, ne doit pas être au château...

– Ah ! où est-il donc ?

– Dans le pavillon de Diane... C'est là qu'il travaille, toute la journée, jusqu'à la nuit, à ses bonshommes...

– Et ce pavillon de Diane ?

– On le voit, madame... Tenez, là-bas, au milieu des arbres...

– Merci, ma bonne femme.

La dame à la mantille fit un signe à sa suivante, dont Jeanne remarqua, sous le *waterproof*¹ entre-bâillé, le costume étrange, et les mystérieuses disparurent toutes deux en les profondeurs des bois.

Déjà, la femme du garde se repentait de son imprudence ; elle s'en voulait d'avoir aussi aimablement laissé passer les inconnues ; mais, au détour de la route, elle aperçut sa fille qui arrivait, et elle oublia tout devant la malheureuse Paulette.

Bientôt, dans le parc, la dame à la mantille arrêtait sa compagne :

– Là-bas, Isis... Regarde !

– Un pavillon ?

– Oui, le pavillon de Diane... Mais... sur la pelouse ?

– Une autre amazone qui descend de cheval.

– La princesse de Mabran-Parisis ! Elle va rejoindre César ! Je veux le voir, seul ! Attendons qu'elle soit partie !

La châtelaine se dirigeait vers le pavillon ; elle en gravit les cinq degrés de marbre rose, et heurta la porte du pommeau de sa cravache.

– Entrez ! cria, de l'intérieur, la voix mâle de César.

Rien de plus coquet et à la fois de plus original que l'unique chambre composant le pavillon de style byzantin où pénétra la princesse. On eût dit le temple de tous les sports et de tous les arts.

En blouse longue et grise d'atelier, César Brantôme, le ciseau à la main, taillait en plein bloc – nouveau Michel-Ange² – une Diane³ chasseresse.

M^{me} de Mabran-Parisis, un peu rouge de sa course, et plus jolie encore, le sourire aux lèvres, s'avança, la main tendue vers le jeune sculpteur :

– Bonjour, monsieur César !

1. Manteau imperméable. 2. Michelangelo di Lodovico Buonarroti Simoni dit Michel-Ange (1475 -1564), peintre italien de la Renaissance. 3. Déesse romaine de la chasse et de la Lune.

Elle admira la statue, en artiste.

Brantôme se remit à l'œuvre, et la jeune princesse vint s'asseoir sur un des divans bas qui bordaient la muraille.

Pendant un instant, l'amazone¹ frappa, sans parler, le bout de son pied mignon avec sa cravache, et puis, joviale :

– Savez-vous ce qu'on dit de nous, monsieur Brantôme ?

– Non, madame la princesse, et vous serez assez bonne pour me l'apprendre...

– Eh bien, on dit que vous êtes mon amant !

– Infamie ! gronda le sculpteur, interrompant son travail.

– Mon Dieu, oui ! reprit, souriante, la jeune veuve, et vous voyez combien j'en suis émue !

Il tonnait :

– Vous, peut-être ? Mais le monde... Votre réputation...

Elle releva le front, et hautaine :

– Ma réputation n'a rien à voir avec ces commérages malveillants !...

Tous les honnêtes gens que je fréquente me connaissent et me jugent !... Ma conscience est nette, monsieur César, et cela me suffit, devant Dieu et devant les hommes !

– Qui donc a pu inventer une pareille calomnie ? s'écria Brantôme, navré.

– Des histoires de taverne que mon vieux Gérôme m'a rapportées, des propos d'ivrognes...

Le sculpteur se rapprocha de M^{me} de Mabran-Parisis, et, d'une voix grave :

– Quoi qu'il en soit, madame, mon devoir est de m'éloigner immédiatement... Adieu donc, et merci, princesse, d'avoir bien voulu faire de moi, l'inconnu d'hier... je dirai presque l'ami d'aujourd'hui...

– Et vous auriez tort de ne pas le dire tout à fait ! j'éprouve pour vous une sympathie très grande...

Et, souriant :

– L'art rapproche, monsieur César, et vous avez déclaré hier, avec trop de bienveillance, je suis une artiste... Quant à partir, vous n'en ferez rien... Je ne le veux pas... Vous ne le pouvez pas... car, dorénavant, ici, au château, vous aurez charge d'âme... Telle est l'importante nouvelle que j'avais à vous apprendre... Ce soir même... dans quelques minutes, j'attends une personne qui vous est chère...

– Ma tante ?

– Oui, votre tante... mais la bonne M^{me} Alban ne vient pas seule...

– Et qui donc l'accompagne ?

M^{me} de Mabran-Parisis le regarda dans les yeux et prononça :

– M^{lle} Ève Le Corbeiller !

1. Femme qui monte à cheval.

– Comment ! dit César, au comble de la stupéfaction, vous savez...
 – Que la jeune fille qui habite rue Saint-Claude, chez M^{me} Alban, et qui passe pour une de vos parentes, n'est autre que votre fiancée, monsieur Brantôme, la digne enfant du pauvre général Le Corbeiller ?... Oui, je sais cela – et par tante elle-même... Depuis quelques jours, cette chère M^{me} Thérèse était inquiète, préoccupée de certaines rencontres... Alors, jugeant sa responsabilité trop lourde elle m'a tout dit, tout avoué avec l'assentiment de M^{lle} Ève... Maintenant, votre fiancée est sous la sauvegarde de l'Œuvre que je dirige, et je vous garantis qu'elle sera bien défendue, si jamais quelqu'un ose l'attaquer !... Seuls M^{gr} l'archevêque de Bourges et moi sommes dans le secret... Ainsi, nulle crainte...
 Et debout, gaiement :

– M^{lle} Ève doit arriver au château, avant quinze minutes... Voulez-vous toujours partir ?... Non ?... Eh bien, offrez-moi le bras, monsieur Brantôme, et allons recevoir votre fiancée...

Ils sortirent du pavillon de Diane, et M^{me} de Mabran-Parisis, ayant donné l'ordre à son *groom* de ramener les chevaux à l'écurie, se dirigea, fraternellement appuyée sur le bras de César, vers la magnifique demeure dont on apercevait les hautes tourelles, à l'extrémité d'une longue avenue de sycomores.

En les voyant tous les deux si jeunes, si beaux, si confiants l'un en l'autre, on pouvait évoquer de nouveaux mariés savourant encore les prémices de leur lune de miel.

Tremblante de fureur, la dame à la mantille les regardait s'éloigner, appuyée sur le socle d'une statue, derrière lequel elle s'était cachée avec Isis, au moment où César et Amélie quittèrent le pavillon.

M^{me} Barbe-Bleue vociférait :

– Ils s'aiment, les gredins !...

L'Égyptienne cherchait à entraîner sa maîtresse :

– Venez, madame la générale ?... Je vous en supplie, venez, maintenant que vous connaissez ce que vous vouliez savoir ?

– M'en aller ?... Partir... sans l'avoir vu, sans lui avoir parlé ?... Non !

– Ce que vous rêvez est irréalisable, maîtresse ?

– Je te dis que je veux lui parler !... J'attendrai la nuit...

– Bien, maîtresse... mais où nous cacher ?

– Là, dans le pavillon.

– Si les amoureux reviennent ?

– Ils ne reviendront pas ! C'est l'heure du dîner... Jamais, au château, César ne travaille, le soleil mort...

Et, se dressant, farouche :

– Et puis, s'ils viennent, je serai là pour les accueillir !

On entendait des pas sur les feuilles tombées, ceux du garde Lambard, retour de sa vente de bois.

– Venez, maîtresse ! fit Isis.

Et la générale et sa servante, ayant pénétré dans le pavillon de Diane, en refermèrent la porte.

Alexis Parigot, dit Tu-Parles, et Angéla sa maîtresse, longeaient les murs du château pour retourner à la gare.

Paulette, la fille du garde, une blonde de quinze ans, prête à accoucher, étalait, au soleil, un ventre énorme.

Tout à coup, elle se leva et hurla, en indiquant le peintre d'enseignes :

– Mère, voici l'homme qui m'a trahie !... Le voici, le brigand, qui me jurait le mariage et qui se balade avec une donzelle !

Alexis était, en effet, l'auteur du fruit que la jeune Paulette Lambard portait en ses entrailles, et l'aventure se réalisa, un jour où le mauvais citoyen peignait des « motifs » à Vanves, comme il en avait orné, à Paris, le Bal des Anges et le Goujon Tricolore.

De l'amour... Des serments – et, va-t'en voir, Paulette, si Tu-Parles revient, le Tu-Parles qui ne parle que pour mentir !

La brave Angéla dut, protéger son p'tit homme contre la légitime fureur de la mère Lambard, et les amants s'éclipsèrent.

Maintenant, la princesse de Mabran-Parisis, en robe de blanche mousseline, et, le sculpteur César Brantôme, en *smoking*, attendaient les invités, sur le perron du château.

Un landau conduit à la daumont¹ franchit la grille et s'arrêta devant la somptueuse demeure.

Une voiture de suite amenait les bagages de l'archevêque et ceux de M^{lle} Ève Le Corbeiller.

La première personne qui descendit de voilure fut M^{gr} Charles-Alix Glandoz, archevêque de Bourges, le grand et droit vieillard à figure d'ascète et à cheveux gris, que nous avons vu en l'hôtel de l'Université, aspergeant et bénissant le catafalque sous lequel reposait la troisième victime de M^{me} Barbe-Bleue.

La princesse le reçut, en bas des marches, et après avoir courbé le front sous la bénédiction pastorale, elle embrassa M^{me} Alban et M^{lle} Le Corbeiller qui venaient, à leur tour, de descendre de l'équipage.

Tous entrèrent dans le grand salon d'honneur, majestueux avec ses lambris et les portraits anciens ou récents des Mabran-Parisis, gloires de l'Histoire de France, depuis les Croisades.

Bientôt, la conversation roula sur la Société : l'Amie de la Jeune Fille, et quelques minutes avant le dîner, M^{me} de Mabran-Parisis entraîna M^{gr} de Bourges à l'écart, dans le jardin d'hiver.

1. Voiture conduite avec un attelage de quatre chevaux.

Que lui dit-elle ?... Les autres ne l'entendirent pas et purent ouïr seulement les ultimes paroles des bienfaiteurs.

Le prélat déclarait :

– C'est très bien !... C'est très bien, ma chère fille, ce que vous voulez faire là !... C'est la pensée d'une vaillante chrétienne qui vous anime !... Et, ce soir, je vous accompagnerai en votre mission... délicate.

– Vous !... vous !... monseigneur, en un tel endroit ? se récriait la princesse.

L'archevêque eut un bon rire :

– Vous oubliez peut-être que j'ai bravé bien d'autres horreurs et d'autres périls, quand je convertissais les sauvages !... Madame, je lutterai avec vous, à la gloire de l'Éternel !

Une porte s'ouvrait à deux battants, et un majordome annonçait :

– Monseigneur de Bourges est servi !

On passa dans la salle à manger, et l'amphitryonne¹ et ses convives prirent place autour d'une table somptueusement servie à la russe.

M^{gr} Glandoz raconta son existence pleine d'émouvantes péripéties.

Et lorsque le prélat, terminant son histoire exotique, en arriva à un séjour à Alexandrie, près de son frère Émile, consul général, l'idée d'Antonia lui vint tout de suite à l'esprit, et il contempla longuement Ève, avec dans le regard une pitié douloureuse.

Cette jeune fille que, le matin même, M^{me} Thérèse Alban lui amenait à Bourges, dont il connut et aima le père, il ne l'avait pas revue depuis les obsèques du général Lucien ; il se reprochait, absorbé par ses fonctions épiscopales, de ne pas avoir veillé sur elle... Désormais, il la protégerait, sachant le terrible secret de la meurtrière de son frère à lui, devinant peut-être un autre crime et redoutant de nouvelles ignominies.

Vraiment, il en apprenait trop sur celle qui fut sa belle-sœur et qui incarnait la marâtre de la douce orpheline.

M^{gr} de Bourges avait fait un signe de croix et dit le « *Benedicite*² », avant et après le repas ; il se tourna vers M^{me} de Mabran-Parisis :

– Princesse, il est huit heures... Je suis à vos ordres.

Et à l'intendant qui gouvernait le service :

– Dites, mon bon Gérôme, mes malles sont là-haut ?

– Oui, monseigneur.

– Toujours la même chambre ?

– Toujours, monseigneur.

L'archevêque et la princesse montèrent dans leurs appartements, et bientôt, ils redescendirent, la jeune veuve en sombre toilette, et M^{gr} Glandoz avec un pardessus noir enveloppant sa soutane, et chapeau de soie noire à basse forme.

1. Personne qui reçoit à dîner. 2. Prière de remerciement récitée au moment du repas.

M^{me} de Mabran-Parisis s'excusait auprès de ses hôtes, affirmait une indispensable sortie, et quittait le château, avec l'archevêque de Bourges, eu prévenant ses gens de ne pas l'attendre avant minuit.

Dans la cour d'honneur, stationnait une calèche attelée en poste.

– Madame la princesse, fit Gérôme, veut-elle me donner ses ordres ?

– À Paris, très vite !

– À quel endroit, madame la princesse ?

Cette question, bien naturelle pourtant, embarrassait la grande dame. Amélie hésita, et enfin, lança :

– Place de la Trinité, en face l'église !

L'intendant avait communiqué au postillon¹ l'ordre de sa maîtresse, et la voiture filait au trot de deux postiers d'Irlande².

Sous le ciel bleu resplendissant d'étoiles, on arrivait à Paris, place de la Trinité.

Princesse et archevêque mirent pied à terre ; ils s'engageaient rue de la Chaussée-d'Antin ; puis, suivaient la rue de Provence.

– Ma chère fille, il en est temps encore... Nous pouvons nous en retourner ? dit M^{gr} de Bourges, observant le trouble de sa compagne...

– Le courage d'une honnête femme a des bornes !

– Marchons ! répliqua, décidée, M^{me} de Mabran-Parisis.

– Vous paraissez tout émue ?

– Non... Je suis écœurée... d'avance... mais on doit oublier ses rancœurs devant le devoir ! On doit être vaillante !

– Madame, je vous admire !

– Mais vous, monseigneur, pourquoi m'accompagner ?... Je suis habituée, moi, depuis que je dirige l'Œuvre de consolation et de délivrance, à pénétrer dans les milieux les plus répugnants, dans les bouges les plus horribles... Mais vous !... Oh ! vous !

– Marchons ! répondit, à son tour, l'ex-missionnaire évangélique...

Là-bas, j'affrontais sans trembler, ni pâlir, les foyers infestés de la peste... Pourquoi, à Paris, montrerais-je moins de vaillance ?... Marchons !

Ne voulant s'adresser à personne, ils s'en allaient indécis, cherchant le numéro de la maison close.

Enfin, le numéro apparut, flamboyant et énorme, au-dessus de la porte de bois et de fer à claire-voie, précédant un « tambour » matelassé de cuir rouge.

– Nous voici arrivés, dit simplement M^{gr} de Bourges... Entrons !

Des gens passaient. La grande dame et l'archevêque se dissimulèrent dans l'ombre. Un malaise les prenait d'être vus franchissant le seuil de la maison publique, mais ils se ressaisirent et pénétrèrent résolument dans le couloir lumineux.

1. Cocher, conducteur d'une voiture de poste. 2. Chevaux de poste.

Une servante leur barra le passage :

– Les dames n’entrent pas ici !

M^{me} de Mabran-Parisis ne trouvait pas un mot à répondre, et elle frissonnait, vacillait, non de peur – aucun homme n’était plus hardi que cette femme ! – mais d’indignation et de dégoût.

Ce fut M^{gr} Glandoz qui, de sa voix mâle et grave, dit :

– Vous vous méprenez étrangement sur notre compte... Je vous excuse, notre visite n’étant pas de celles que vous êtes habituée à recevoir... Répondez ?... Il y a bien ici quelqu’un qui commande ?... Une directrice... une gérante... que sais-je ?

– Oh ! oui, monsieur !

– Qui ?

– *Madame*, parbleu !

– Conduisez-nous vers elle ?

– Elle ne vous recevra pas.

– Elle nous recevra, tout de suite, lorsque vous lui aurez dit que si,

dans deux minutes, nous ne sommes pas introduits auprès d’elle, nous reviendrons, dans un quart d’heure, accompagnés du commissaire de police !

Avertie par la servante, Élodie Brochon donna l’ordre d’introduire les visiteurs ; et, assise devant son bureau, un peu inquiète, elle regarda entrer M^{gr} Glandoz et la princesse de Mabran-Parisis. Elle ne bougeait pas, très raide.

Cependant, après un examen attentif de l’homme aux cheveux gris et de cette jeune femme aux allures aristocratiques, elle quitta son fauteuil et vint à leur rencontre :

– Madame... monsieur... Vous avez désiré me parler... Donnez-vous donc la peine de vous asseoir ?

Elle avançait des sièges.

M^{me} de Mabran-Parisis les refusa d’un geste, et de ce mot :

– Inutile, madame ! Nous resterons debout !

La matrone vit une provocation en ce refus de la princesse et devint insolente :

– Alors, qu’est-ce que vous désirez ?

– D’abord, nous exigeons que vous soyez polie, et, ensuite, que vous répondiez aux questions que nous allons vous faire l’honneur de vous adresser ! dit l’archevêque, en levant sur la Brochon son regard des batailles lointaines, le regard qui dompta – et par l’intensité de la lumière ou la « grâce » – des peuplades barbares.

Les yeux de la matrone subirent la toute-puissance de ces clartés, et Élodie murmura, hésitante :

– Vous êtes de la police... Fallait le dire !... Montrez votre « œil¹ » ?

1. Médaille portée par les agents de police représentant un œil.

– Non, femme, je ne suis pas de la police ; mais, sur un mot de moi, M. le Préfet Louis Lépine¹ mettra la police à mes ordres !... Donc, répondez ?... Vous avez ici deux jeunes filles...

– Deux jeunes filles, interrompit la Brochon... Vous vous amusez, monsieur... J’en ai trente-cinq...

– Celles dont je parle sont retenues chez vous... par vous, malgré elles !... Elles ont été l’objet d’un odieux marchandage !... Elles se nomment Anna et Victorine Lamiral... Envoyez les chercher... Je veux les voir !

La proxénète ricanait :

– Et si je ne veux pas vous les amener, moi ?

– Nous agirons, alors !

– Vous irez chercher la police, hein ?... Eh bien, allez-y !... Je n’ai rien à craindre !... Mon « livre » est en règle !

– Si nous avons cru devoir informer l’autorité, dit la princesse, monsei... monsieur et moi nous n’aurions pas franchi, malgré nos rancœurs, le seuil de votre porte !

Et hautaine, devant la tenancière :

– Combien avez-vous payé ces pauvres enfants ?... Je vous les rachète ! Élodie pouffait de rire :

– Était-je dinde ?... Vous êtes une collègue !... Elle est bien bonne, et je la savoure !... La Lischen vous a parlé de mes Dijonnaises, n’est-ce pas ?... Eh bien, donnez-m’en un prix convenable, et je vous les cède ?

La matrone paraissait très égayée de l’aventure ; mais, tout à coup, elle recula devant l’œil irrité de l’archevêque :

– Madame, si cette nuit même, vous ne remettez pas entre nos mains les deux malheureuses victimes de votre ignominie, demain soir, vous coucherez à Saint-Lazare² !

Élodie comprit que la lutte devenait impossible... Un mot de ce grand monsieur et de cette grande dame, si bien au courant de ses affaires à elle, pourrait lui nuire :

– À Saint-Lazare, moi... une honnête commerçante ? Oh ! monsieur, vous n’aurez pas le cœur de faire cela !

– Alors, livrez-nous ces deux enfants, tout de suite !

Oui, mais les livrer gratis, c’était perdre les mille francs donnés à M^{me} de Stenberg, et la Brochon ne l’entendait pas ainsi... Ces jeunes marchandises devaient rapporter, et la matrone osa :

– Les Dijonnaises me doivent cinq mille francs.

– Cinq mille francs depuis hier ?

– J’ai un reçu de ces demoiselles en bonne et due forme... Les peignoirs... les linges... les chapeaux et robes de sortie... la chaussure... les bas de soie... sans compter la commission que j’ai versée...

1. Louis Jean-Baptiste Lépine (1846-1933), avocat et homme politique français, préfet de police de la Seine en 1893. 2. Prison pour femme jusqu’en 1937.

La princesse eut un dédaigneux sourire :

– Vous avouez donc ?... Assez de vilénies !... Je vous offre les cinq mille francs ?... À cause de ces malheureuses, j'évite un scandale...

– Vous avez raison, madame ! Les scandales de Paris, il y en a même trop !

– N'en commettez plus, vous et vos pareils... et l'histoire s'arrêtera !... Voici l'argent !... Je ne vous le donne pas... Je vous le jette !

Et M^{me} de Mabran tordit et lança une liasse de billets bleus sur la table. Bientôt, les deux jeunes filles arrivèrent, conduites par la sous-maîtresse, et descendirent avec leurs libérateurs.

En bas, dans le couloir, la princesse vit, tout à coup, une pensionnaire de rétablissement, vêtue en bébé, s'agenouiller sur son passage et elle l'entendit murmurer, d'une voix très douce :

– Merci ! oh ! merci !... À bientôt, à la belle maison blanche !... Mademoiselle Anna, mademoiselle Victorine, adieu !... Soyez heureuses, et dites, avec moi, en l'honneur de la Dame du bon Dieu : « Je vous salue Marie, pleine de grâces... Le Seigneur est avec vous, et vous êtes bénie entre toutes les femmes ! »

Et les vierges répétèrent, larmoyantes, avec la prostituée, tandis que l'archevêque, tête nue, très droit, très grand, en cette maison de débauche, le pardessus entr'ouvert, le crucifix d'or et d'émail, comme embrasé, comme vivant, le long de sa poitrine, imposait les mains sur la princesse :

– « ... Et vous êtes bénie entre toutes les femmes ! »

Libérateurs et prisonnières allaient sortir ; M^{me} de Mabran fit à l'invocatrice – Angéla Tessier – un geste de silence et de maternel amour.

La calèche emportant la princesse de Mabran-Parisis, l'archevêque de Bourges et les deux petites Lamiral, roulait, de toute la vigueur des postiers, sur la route de Vanves ; elle s'arrêta devant le couvent des Dames de la Miséricorde.

Immédiatement, la présidente honoraire de l'Amie de la Jeune Fille remettait Anna et Victorine Lamiral entre les mains de la Supérieure et reprenait, avec M^{gr} Glandoz, le chemin de son château.

Or, depuis quelques minutes, la générale Antonia, malgré Isis, avait abandonné le pavillon de Diane et s'était brusquement trouvée face à face, dans le parc, avec Ève qu'elle croyait morte ; et la rage de la Barbe-Bleue s'augmenta de voir César auprès de sa martyre à elle, de son adorée à lui.

Sous le clair de lune, elle grondait :

– Ève, je viens, armée de mes droits de tutrice, te sommer de me suivre !

– Jamais ! répondit l'orpheline, serrée contre Brantôme.

M^{me} Alban, l'archevêque et la princesse apparurent, et M^{gr} Glandoz déclara :

– Écoutez-moi, madame la générale, et pesez bien mes paroles : laissez cette enfant sous ma protection, et jamais vous ne serez inquiétée... au sujet... de vos erreurs de tutelle... ni d'autres affaires plus lointaines et plus graves ?

– C'est un marché, monseigneur ?

Alors, le Moine Blanc, le religieux guerrier, le frère du consul tué par M^{me} Barbe-Bleue, se réveilla en l'archevêque :

– Non, femme ; c'est un ordre !

*

Des jours, des mois, viennent de s'égrener.

Les braves gens se sont émus de nos révélations sur la Traite des Blanches, d'après les notes du Congrès international de Londres, les documents du cardinal de Westminster¹ de la comtesse d'Aberdeen², de lady Battersea, de M. Sabourow, de la baronne de Montenach, de M. de Meuron, de M. Bérenger, sénateur, de M. Henri Joly, avocat, etc. ; les articles du *New York Herald*³, du *Times*⁴, de la *Revue Philanthropique*, les correspondances du *Temps*⁵ et autres journaux français et étrangers.

En somme, la société : L'Amie de la Jeune Fille est d'accord, souvent avec le Congrès international de Londres, quelquefois avec Louise Michel et Miss Maud Gonne, pour admettre les modifications législatives que propose le comte d'Haussonville l'illustre auteur de *Salaires et Misères des Femmes* :

I. – De modifier l'article 331 du Code pénal et d'élever de onze à quinze ans la limite de protection de l'enfance ;

II. – De compléter l'article 334, qui punit l'excitation des mineurs à la débauche par une disposition plus large atteignant ceux qui, par des manœuvres frauduleuses, favorisent le commerce de la prostitution ;

III. – De supprimer l'article 340 du Code civil et d'autoriser, dans certaines conditions déterminées et sous certaines garanties, la recherche de la paternité, sans aucune conséquence que la constitution d'une créance alimentaire au profit de l'enfant ;

1. Abbaye londonienne. 2. Famille aristocratique britannique. 3. Journal à grand tirage, édité à New York de 1835 à 1924. 4. Quotidien britannique fondé en 1785. 5. Quotidien français publié à Paris de 1861 à 1942.

IV. – De remanier tout le titre du mariage, en se préoccupant de faciliter l'accomplissement de cet acte important par la suppression d'un certain nombre d'inutiles formalités de publications et de consentement ;

V. – De modifier les articles 1399 à 1496 du Code civil en créant, comme droit commun de la France, un régime plus respectueux des droits et des intérêts de la femme que celui de la communauté pure et simple, tel que l'a constitué le Code ;

VI. – De constituer au profit de la femme un droit sérieux sur les produits de son travail, en obtenant du Sénat le vote de la loi du 18 février 1897, modifiée par la suppression du paragraphe final de l'article 1^{er}.

*

Nous nous réservons de donner, un jour, des conclusions plus précises à la *Traite des Blanches*, comme nous venons de le faire, dans les *Derniers Scandales*, pour nos autres études, et notamment, d'analyser les articles de M. Henri Rochefort, de M. Charles Benoist, de M. Lucien Descaves, et les discours de Gambetta¹ et de M. le président Deschanel² sur la Mutualité.

L'auteur des *Derniers Scandales de Paris*³ n'étant ni un cléricail, ni un républicain sectaire, ni un ambitieux, acceptera toutes les observations sérieuses des patrons, ouvriers et ouvrières de la capitale et des départements ; et c'est une enquête aussi grave et plus large que celle que le *Figaro*⁴ me fit l'honneur d'ouvrir, à la suite de mon roman : *l'Abandonné*⁵, et où témoignèrent, par de remarquables interviews ou lettres : M. Félix Voisin⁶, ancien Préfet de police, conseiller à la Cour de cassation ; M. Leveillé⁷, professeur de droit criminel à la Faculté de Paris ; M. Henri Monod⁸, membre de l'Académie de médecine, directeur de l'Assistance et de l'Hygiène publiques en France ; M. Lagarde, directeur de l'administration pénitentiaire ; M. Ch. Blanc, directeur de la Petite-Roquette⁹.

1. Léon Gambetta (1838-1882), homme politique français républicain, président du Conseil et ministre des Affaires étrangères en 1881. 2. Paul Deschanel (1855-1922), un homme politique français, président de la Chambre des députés en 1898. 3. Saga romanesque de Jean-Louis Dubut de Laforest publiée dans les années 1890. 4. Quotidien fondé en 1826. 5. Roman publié en 1892. 6. Félix Voisin (1832-1915) est un magistrat et homme politique français. 7. Jules Leveillé, inspecteur général des facultés de droit dans les années 1890. 8. Henri Charles Monod (1843-1911). 9. Prison située dans le 11^e arrondissement de Paris de 1830 à 1974.

Quand les braves gens s'émeuvent, tout va bien, et on lira, un jour, sur les murs de Paris :

SOUSCRIPTION NATIONALE
CONTRE LA TRAITE DES BLANCHES
POUR LA PROTECTION
DES JEUNES FILLES ORPHELINES
OU ABANDONNÉES

On peut affirmer que la Traite des Blanches sévit dans tous les pays civilisés et tout particulièrement en Suisse, en France, en Allemagne, en Belgique, en Autriche, en Russie, dans les Républiques de l'Amérique du Sud et dans les principales escales de l'Orient.

On reste au-dessous de la vérité en évaluant à plus de cent mille les opérations qui se font bon an, mal an, dans cette industrie, et il ne s'agit pas ici des majeures qui, volontairement, de leur plein gré – si, toutefois, la vie qu'elles mènent leur permet de conserver leur libre arbitre – consentent à jouer le rôle de marchandises d'échange ; il s'agit de mineures dont quelques-unes ont à peine dix-huit ans et dont plusieurs n'ont pas encore atteint l'âge de femme.

Congrès international de Londres (Notes officielles).

Je remercie les Sociétés de patronage d'avoir bien voulu me communiquer leurs documents, et je transmets à « qui de droit » l'idée de souscription – noble idée d'une présidente et d'une directrice.

*

Le marquis Valentin de Beaugency a épousé la veuve Le Corbeiller, et il vient de doter sa fille naturelle Georgette Lagneau, dite « Fleur-de-Paris ».

Georgette est la femme d'un honnête employé de la Compagnie du Nord. On annonce le mariage de M. César Brantôme et de M^{lle} Ève Le Corbeiller.

Le duc Melchior de Javerzac file à Madagascar ; Zozo Pattes-en-l'Air ira le rejoindre.

La Terreur de Montparno dirige toujours le bureau de placement (domestiques des deux sexes), rue Notre-Dame-des-Victoires, d'où sortit la petite Normande Pauline Desroches, qui est tombée, comme jadis M^{lle} Raymonde Parigot.

Cette même Raymonde – victime du duc de Chandor – est devenue la maîtresse de M. Mathias Bugilat, chemisier pour dames ; les sœurs,

plus jeunes, Simone et Liette, travaillent ; Alexis, dit Tu-Parles, a racheté sa faute, en épousant la jeune Paulette Lambard, et ce mariage – œuvre de la Princesse – va contribuer à la guérison du malheureux graveur.

M^{lles} Anna et Victorine Lamiral vivent, heureuses, au Couvent des Dames de la Miséricorde.

Le Môme-Goupin, le Beau-Nénesse, La Vrille, La Betterave, Angéla, Tommy, Boule-au-Dos s’amusent, ainsi que Polydor Vêlu, l’écuyer du Cirque Fernando, amant de M^{lle} de Chandor, et Daniel Bardy, le directeur du théâtre des Mille-Beautés.

S.A.R. M^{gr} Yephrem Florescovitch, prince des Balkans, « marche » – le mot est à l’Institut – avec la duchesse de Chandor ; quant à la baronne Cécile des Gravières, elle rêve des anciennes amours.

M^{me} Hermosa Alvarez, M^{me} Élodie Brochon, le père Sumatra, du Perroquet Gris, exercent encore, à Paris, leur industrie galante et lucrative.

Ovide Trimardon, la baronne Lischen de Stenberg, Miss Kate Patterson et José Ramon Navarrosa arrivent en Tunisie, avec l’idée de voir là-bas, au delà de Gabès¹, la Traite des Blanches, des Jaunes et des Noires – la Traite Universelle, contre laquelle a lutté le cardinal Lavigerie² et luttent encore les Pères Blancs de Carthage.

Fin de *Trimardon*

Fin de *La Traite des Blanches*

Table des matières

Résumé du livre 3	7
Trimardon	9
1	10
2	15
3	24
4	40
5	54
6	67
7	74

1. Ville portuaire tunisienne. 2. Charles Martial Allemand Lavigerie (1825-1892) est le fondateur de la Société des missionnaires d’Afrique, les Pères blancs. Archevêque d’Alger et de Carthage, il devient cardinal en 1882.

Imprimé par le Livre unique
41 rue Camille Pelletan
78800 Houilles
Dépôt légal : mars 2010